

## TEXTES de MARTIN LUTHER KING JR

Eric Vinson - IREL - 11 avril 2022

### Lettre de la prison de Birmingham, le 16 avril 1963

Mes chers amis Pasteurs,

Tandis que j'étais ici enfermé dans la prison de Birmingham, je suis tombé sur votre récente déclaration où mes activités présentes sont qualifiées de « peu sages et inopportunes ». Je prends rarement le temps de répondre aux critiques de mon travail ou de mes idées. Si je cherchais à répondre à toutes les critiques qui tombent sur mon bureau, il resterait peu de temps à mes secrétaires pour faire autre chose que cette correspondance-là, et à moi il ne me resterait plus de temps pour un travail constructif. Mais je sens que vous êtes des hommes d'authentique bonne volonté et que vos critiques sont sincèrement présentées ; je veux donc essayer de répondre à votre déclaration dans les termes qui seront, je l'espère, modérés et raisonnables.

Je pense devoir préciser pourquoi je suis ici, à Birmingham, puisque vous avez été influencés par les protestations contre « les étrangers qui viennent ici ». J'ai l'honneur de servir comme Président de la *Southern Christian Leadership Conference*, organisation qui œuvre dans tous les Etats du Sud et dont le quartier général se trouve à Atlanta, Géorgie. Nous avons dans les Etats du Sud environ 85 organisations alliées et l'une d'entre elles est l'*Alabama Christian Movement for Human Rights*. Nous partageons souvent avec nos alliés le personnel et les ressources financières. Il y a plusieurs mois, notre allié de Birmingham nous demanda de nous tenir prêts à prendre part à un programme d'action directe non-violente si cela était nécessaire. Nous donnâmes aussitôt notre accord et quand vint l'heure, nous tînmes notre promesse. C'est ainsi que je suis ici, avec plusieurs membres de mon équipe, parce que j'ai été invité. Je suis ici parce que notre organisation a des liens ici.

I - Mais, allant plus au fond des choses, je suis à Birmingham parce qu'il y a ici une injustice. De même que les prophètes du VIIIème siècle avant Jésus-Christ quittaient leurs villages et portaient au loin leur « ainsi parle le Seigneur », et de même que l'Apôtre Paul quitta son village de Tarse et porta l'Evangile de Jésus-Christ dans les endroits éloignés du monde gréco-romain, de même je suis contraint de porter l'Evangile de la liberté au-delà de la ville où je réside. Comme Paul, je dois constamment répondre à l'appel à l'aide des Macédoniens.

En outre, je suis conscient des liens qui existent entre toutes les communautés et Etats. Je ne peux pas rester tranquillement assis à Atlanta sans me souvenir de ce qui arrive à Birmingham. Où qu'elle survienne, l'injustice est une menace pour la justice en tous lieux. Nous sommes pris clans un inéluctable filet de co-responsabilité, enfermés dans l'enveloppe d'une même destinée. Tout ce qui affecte directement l'un, affecte indirectement tous les autres. Désormais, plus jamais nous ne pourrons nous permettre de vivre avec l'idée étroite et bourgeoise de « l'agitateur du dehors ». Aucune personne vivant à l'intérieur des Etats-Unis ne pourra plus jamais être considérée comme un intrus où que ce soit à l'intérieur des frontières.

Vous déplorez les manifestations qui ont eu lieu à Birmingham. Mais votre déclaration, je regrette de le dire, évite d'exprimer un semblable souci pour les circonstances qui ont amené ces manifestations. Je suis sûr qu'aucun de vous ne voudrait se contenter de cette espèce superficielle d'analyse sociale qui tient compte seulement des effets sans s'attaquer aux causes sous-jacentes. Il est regrettable que des manifestations aient lieu à Birmingham, mais il est encore plus regrettable que les autorités blanches de la ville n'aient pas laissé d'autre alternative à la communauté noire.

II - Dans toute campagne non-violente, il y a quatre démarches fondamentales : étude des faits pour déterminer si les injustices existent, négociation, purification de soi et action directe. Nous sommes passés par toutes ces démarches à Birmingham. On ne peut contester le fait que l'injustice raciale submerge cette communauté. Birmingham est sans doute la ville des Etats-Unis où la ségrégation est la plus complète. La série des brutalités policières est largement connue. Le traitement injuste des noirs dans les tribunaux est une réalité notoire. Il y a eu plus de cas non élucidés d'attaques à la bombe contre des maisons de noirs et des Eglises à Birmingham que dans aucune autre ville de notre pays. A partir de cet état de choses, les leaders noirs ont cherché à négocier avec les pères de la cité. Mais ces derniers ont constamment refusé d'engager des négociations sincères.

Puis, en septembre dernier, l'occasion se présenta de parler avec les leaders de la communauté économique de Birmingham. Au cours de ces négociations, certaines promesses furent faites par les marchands – par exemple la promesse d'ôter des magasins les signes raciaux humiliants. Se fondant sur ces promesses, le Révérend Fred Shuttlesworth et les leaders de l'*Alabama Christian Movement for Human Rights* acceptèrent de suspendre toutes les manifestations. Les semaines et les mois passèrent, et nous constatâmes que nous étions les victimes d'une promesse non tenue. Les signes restaient en place.

Au cours des nombreuses expériences passées, nos espoirs avaient été brisés, et notre déception était durement ressentie. Nous n'avions pas d'autre choix que de préparer l'action directe, où nous offririons nos corps mêmes comme un moyen de placer notre cause devant la conscience des communautés locale et nationale. Conscients des difficultés que cela impliquait, nous décidâmes d'entreprendre de nous purifier nous-mêmes. Nous commençâmes une série de travaux pratiques sur la non-violence, et nous nous demandâmes à plusieurs reprises : « Etes-vous capables de recevoir des coups sans les rendre ? Etes-vous capables d'endurer l'épreuve de la prison ? » Nous décidâmes de préparer notre programme d'action directe pour la saison de Pâques, en pensant qu'à part Noël c'était la période de l'année où l'on achetait le plus. Nous sentions que ce serait le meilleur moment pour faire pression sur les marchands.

Mais les élections municipales de Birmingham devaient avoir lieu en mars, et quand nous découvrîmes que le Commissaire à la Sûreté Publique, Eugène « Bull » Connor arrivait en Sn de mandat, nous décidâmes de remettre nos manifestations aSn de ne pas troubler la campagne électorale. Comme beaucoup d'autres nous désirions la défaite de Mr. Connor, et dans ce but nous souffrîmes ajournement sur ajournement. Ayant aidé la communauté en cela, nous pensâmes que notre programme d'action directe ne pouvait plus être retardé.

III - Vous pouvez bien demander : « Pourquoi l'action directe ? pourquoi s'asseoir par terre ? pourquoi les marches ? etc... La négociation n'est-elle pas une meilleure voie ? » Vous avez tout à fait raison de réclamer la négociation. En fait, elle est le but même de l'action directe. L'action directe non-violente cherche à engendrer une tension telle que la communauté qui a constamment refusé de négocier soit forcée de regarder la situation en face. Elle dramatise la situation en sorte qu'on ne puisse plus l'ignorer. Il peut paraître assez choquant que j'indique la création d'une tension comme une partie du travail du résistant non-violent. Je reconnais tout de suite que le mot « tension » ne m'effraye pas. Je me suis sagement opposé à la tension violente, mais il y a un genre de tension constructive, qui est nécessaire à la croissance. De même que Socrate estimait nécessaire de créer une tension dans l'esprit en sorte que l'interlocuteur puisse secouer l'esclavage des mythes et des demi-vérités et s'élever jusqu'au royaume de l'analyse créatrice et de la connaissance objective, de même devons-nous voir la nécessité des escarmouches non-violentes pour créer dans la société

le genre de tension qui aidera les hommes à s'élever des sombres profondeurs du préjugé et du racisme jusqu'aux hauteurs majestueuses de la compréhension et de la fraternité.

Le but de notre action directe est de créer une situation de crise qui ouvre inévitablement la porte à la négociation. Je suis donc d'accord avec vous pour l'appel à la négociation. Notre bien-aimée terre du Sud est trop longtemps restée enlisée dans la volonté tragique de vivre un monologue de préférence à un dialogue.

Un des points de votre déclaration est que l'action que mes associés et moi avons entreprise à Birmingham est inopportune. Certains ont demandé : « Pourquoi n'avez-vous pas donné à la nouvelle administration de la ville le temps d'agir ? » La seule réponse que je puisse fournir à cette demande est que la nouvelle administration de Birmingham doit être aiguillonnée à peu près autant que la précédente pour qu'elle se décide à agir. Nous commettrions une triste erreur si nous croyions que l'élection de Albert Boutwell comme maire apportera l'âge d'or à Birmingham. Bien que Mr. Boutwell soit une personne beaucoup plus aimable que Mr. Connor, ils sont tous les deux des ségrégationnistes décidés à maintenir le statu quo. J'ai bon espoir que Mr. Boutwell sera assez raisonnable pour voir la futilité d'une résistance massive à la déségrégation. Mais il ne verra pas cela sans la pression de « dévots » des droits civiques. Mes amis, je dois vous dire que nous n'avons pas obtenu un seul gain de droits civiques sans une pression résolue, légale et non-violente. C'est lamentable, mais c'est un fait historique que les groupes privilégiés abandonnent rarement de leur propre volonté leurs privilèges. Des personnes peuvent voir la lumière de la morale et abandonner volontairement leur situation injuste ; mais, comme Reinhold Niebuhr nous l'a rappelé, les groupes tendent à être plus immoraux que les personnes.

Des expériences douloureuses nous ont appris que la liberté n'est jamais accordée volontairement par l'opprimeur ; elle doit être demandée par l'opprimé. Franchement, il me reste encore à trouver la campagne d'action directe qui soit « opportune » aux yeux de ceux qui n'ont pas souffert du mal de la ségrégation. Depuis des années, j'entends le mot « Attendez ! » Il sonne aux oreilles de tout noir avec une fréquence lancinante. Cet « attendez » a presque toujours signifié « jamais ». Comme un de nos distingués juristes le dit un jour : « Justice trop longtemps retardée, justice reniée. »

IV - Nous avons attendu pendant plus de 340 ans nos droits naturels constitutionnels. Les nations d'Asie et d'Afrique marchent à toute vitesse vers l'indépendance politique, cependant que nous rampons encore vers la liberté d'obtenir une tasse de café dans un hôtel. Peut-être est-il facile à ceux qui n'ont jamais senti les dards piquants de la ségrégation de dire « attendez ». Mais quand vous avez vu une populace vicieuse lyncher vos mères et vos pères à volonté, noyer selon sa fantaisie vos sœurs et vos frères ; quand vous avez vu des policiers pleins de haine maudite, frapper et même tuer impunément vos frères et vos sœurs noirs ; quand vous voyez la grande majorité de vos 20 millions de frères noirs étouffant dans la prison étanche de la pauvreté au milieu d'une société opulente ; quand vous sentez brusquement votre langue se tordre lorsque vous essayez d'expliquer à votre fille de six ans pourquoi elle ne peut pas aller au jardin de jeux public dont on vient juste de voir la publicité à la télévision, que vous voyez sourdre ses larmes quand elle entend que la cité des amusements est fermée aux enfants de couleur, et que vous voyez les nuages menaçants du sentiment d'infériorité commencer à se former dans son petit champ mental et déformer sa personnalité en développant inconsciemment de l'amertume à l'égard des blancs ; quand vous avez à imaginer une réponse pour votre fils de cinq ans qui demande : « Papa, pourquoi les Blancs traitent-ils si méchamment les gens de couleur ? » ; quand traversant le pays en voiture, vous êtes contraint de dormir, nuit après nuit, dans l'inconfort de votre automobile parce que aucun motel ne vous accepte ; quand vous êtes humilié jour après jour par des pancartes agressives «

blancs » et « noirs » ; quand votre premier nom devient « nègre », puis « boy » (quel que soit votre âge) et que votre dernier nom devient « John » et que votre épouse et votre mère ne sont jamais appelées « madame » ; quand vous êtes harassé le jour et hanté la nuit par le fait que vous êtes un nègre, ne sachant jamais à quoi vous attendre, et que vous êtes empoisonné par les craintes intérieures et le ressentiment extérieur ; quand vous combattez à jamais un sentiment abâtardissant de « je ne suis personne », – alors vous comprenez pourquoi nous trouvons difficile d’attendre. Il vient un moment où la coupe de l’endurance déborde et où les hommes n’acceptent pas plus longtemps d’être plongés dans un abîme d’injustice où ils ressentent la froideur du désespoir corrosif. J’espère, messieurs, que vous comprendrez notre impatience légitime et inévitable.

V - Vous montrez une grande anxiété au sujet de notre volonté de briser les lois. Ce souci est certainement légitime. Puisque nous demandons si instamment aux gens d’obéir à la décision de 1954 de la Cour Suprême qui déclare illégale la ségrégation dans les écoles publiques, il semble à première vue assez paradoxal que nous désobéissions consciemment aux lois. On peut bien demander : « Comment pouvez-vous désobéir à certaines lois et d’obéir à d’autres ? » La réponse réside dans le fait qu’il y a deux espèces de lois : la juste et l’injuste. Je pense avec saint Augustin qu’« une loi injuste n’est pas une loi du tout ».

Mais quelle est la différence entre les deux ? Comment peut-on déterminer si une loi est juste ou injuste ? Une loi juste est un ordre établi par l’homme en conformité avec la loi morale ou la loi de Dieu. Pour parler comme saint Thomas, une loi injuste est une loi humaine qui n’est pas enracinée dans la loi éternelle et dans la loi naturelle. Toute loi qui élève la personne humaine est juste. Toute loi qui dégrade la personne humaine est injuste. Tout statut de ségrégation est injuste parce que la ségrégation blesse l’âme et abaisse la personne ; elle donne au ségrégateur un faux sentiment de supériorité et au ségrégué un faux sentiment d’infériorité. La ségrégation, pour employer la terminologie du philosophe juif Martin Buber, met la relation « je-cela » à la place de la relation « je- toi » et finit par reléguer les personnes au rang des choses. Donc la ségrégation n’est pas seulement politiquement, économiquement et socialement malsaine, c’est aussi un péché. Paul Tillich a dit que le péché est la séparation. Est-ce que la ségrégation n’est pas l’expression existentielle de la tragique séparation de l’homme, de son affreuse aliénation, de sa terrible culpabilité ? C’est ainsi que je peux pousser des gens à désobéir à des ordonnances de ségrégation, car de telles ordonnances sont moralement mauvaises.

Considérons quelques cas où une loi peut être injuste. Une loi est injuste, par exemple, si le groupe de la majorité contraint le groupe de la minorité à obéir à une loi qu’il ne rend pas obligatoire pour lui-même. D’après le même principe, une loi a toutes chances d’être juste si la majorité elle-même est d’accord pour lui obéir. De même une loi est injuste si elle est infligée à une minorité qui, parce qu’on ne lui a pas reconnu le droit de vote, n’a pas pris part à l’application ni à la préparation de la loi. Qui peut dire que les légistes d’Alabama qui ont mis sur pied les lois de ségrégation de cet Etat étaient élus démocratiquement ? A travers tout l’Alabama, toutes sortes de méthodes douteuses sont employées pour empêcher les noirs d’être enregistrés comme votants, et il y a quelques cantons où, bien que les noirs constituent la majorité, pas un seul d’entre eux n’est enregistré. Est-ce qu’une loi appliquée dans ces conditions peut être considérée comme démocratiquement conçue ?

Parfois une loi est juste en apparence, mais injuste dans son application. Par exemple, j’ai été arrêté sur l’accusation de défiler sans autorisation. En fait, il n’y a rien de mal à ce qu’une loi exige qu’on ait un permis pour défiler. Mais une telle ordonnance devient injuste lorsqu’elle est employée pour maintenir la ségrégation et refuser aux citoyens le premier privilège de rassemblement et de protestation.

J'espère que vous pouvez voir la distinction que j'essaie de souligner. Je ne demande à aucun degré qu'on se soustraie à la loi, comme le voudraient les ségrégationnistes enragés. Cela conduirait à l'anarchie. Celui qui brise une loi injuste doit le faire ouvertement, avec amour, et avec la volonté d'accepter la peine. Je prétends que celui qui brise une loi que sa conscience lui dit être injuste et qui accepte de bon cœur la peine d'emprisonnement dans le but d'éveiller la conscience de la communauté sur l'injustice de cette loi, celui-là exprime en réalité le plus haut respect de la loi.

Bien sûr, il n'y a rien de nouveau dans ce genre de désobéissance civile. Il a été mis en évidence de manière sublime dans le refus de Shadrach, Meshach et Abednego d'obéir aux lois de Nabuchodonosor parce qu'une plus haute loi morale était en jeu. Il fut magnifiquement pratiqué par les premiers chrétiens qui acceptaient d'être placés devant des lions affamés plutôt que de se soumettre à certaines lois injustes de l'Empire romain. D'une certaine manière, la liberté académique est aujourd'hui une réalité parce que Socrate a pratiqué la désobéissance civile. Nous ne devrions jamais oublier que tout ce qu'Adolf Hitler a fait en Allemagne était « légal » et tout ce qu'ont fait en Hongrie les combattants de la liberté hongrois était « illégal ». Il était « illégal » d'aider et de soigner un juif dans l'Allemagne de Hitler. Malgré cela, je suis sûr que si j'avais vécu en Allemagne à cette époque, j'aurais aidé et soigné mes frères juifs. Si, aujourd'hui, je vivais dans un pays communiste où certains principes chers aux chrétiens sont réprimés, je prêcherais ouvertement la désobéissance aux lois anti-religieuses de ce pays.

VI - Je dois vous faire deux confessions honnêtes, à vous mes frères chrétiens et juifs. D'abord, je dois confesser qu'au cours de ces dernières années j'ai été sérieusement déçu par le blanc modéré. J'en suis presque arrivé à la regrettable conclusion que la grande pierre d'achoppement des noirs dans leur marche vers la liberté n'est pas l'homme du *White Citizen's Council* ou du *Ku Klux Klan*, mais le blanc modéré qui est plus attaché à « l'ordre » qu'à la justice ; qui préfère une paix négative qui est absence de tension à une paix positive qui est la présence de la justice ; qui dit constamment : « Je suis d'accord avec vous pour le but que vous poursuivez, mais je ne peux être d'accord avec vos méthodes » ; qui à la manière paternaliste croit pouvoir établir un programme pour la liberté d'un autre homme ; qui vit dans un concept mythique du temps et recommande constamment au noir d'attendre « un moment plus opportun ». La compréhension superficielle des gens de bonne volonté est plus nocive que l'incompréhension absolue des gens de mauvaise volonté. L'approbation tiède est plus embarrassante que le rejet pur et simple.

J'avais espéré que le blanc modéré comprendrait que la loi et l'ordre sont là pour établir la justice et que lorsqu'ils y manquent, ils bloquent le progrès social. J'avais espéré que le blanc modéré comprendrait que la tension présente dans le Sud est une phase nécessaire de la transition entre une paix négative odieuse où le noir acceptait passivement son injuste sort, et une paix réelle et positive dans laquelle tous les hommes respectent la dignité et le prix de la personne humaine. En réalité, nous qui prenons part à l'action directe non-violente, nous ne sommes pas les responsables de la tension. Nous ne faisons qu'amener à la surface la tension cachée qui existe déjà. Nous la portons au grand jour où elle peut être vue et traitée. De même qu'un furoncle ne peut pas être soigné tant qu'il est caché, mais qu'il doit être ouvert dans toute sa laideur suppurante aux remèdes naturels de l'air et de la lumière, de même l'injustice doit être exposée – avec toute la tension qu'elle crée – à la lumière de la conscience humaine et à l'air de l'opinion nationale avant de pouvoir être guérie.

Dans votre déclaration vous affirmez que nos actions, bien que pacifiques, sont condamnables parce qu'elles amènent la violence. Mais cette affirmation est-elle logique ? Cela ne revient-il pas à condamner un homme volé parce que le fait qu'il possédait de l'argent a amené le vol ? Cela ne revient-il pas à condamner Socrate parce que son indéfectible attachement à la vérité et ses



recherches philosophiques ont amené l'action au cours de laquelle la populace mal guidée lui St boire la ciguë ? Cela ne revient-il pas à condamner Jésus parce que sa conscience divine et son incessante soumission à la volonté de Dieu ont amené l'acte mauvais de la crucifixion ? Nous devons finir par voir que, ainsi que les cours fédérales l'ont constamment affirmé, il est mauvais de demander à un homme de mettre un terme à ses efforts pour obtenir ses droits constitutionnels sous prétexte que sa recherche peut amener la violence. La société doit protéger le volé et punir le voleur.

J'avais également espéré que le blanc modéré rejetterait le mythe du temps opportun. Je viens de recevoir une lettre d'un frère blanc du Texas. Il écrit : « Tous les chrétiens savent que les gens de couleur recevront un jour des droits égaux, mais il est possible que vous soyez trop religieusement pressé. Il a fallu 2.000 ans au christianisme pour faire ce qu'il a fait. Il faut du temps aux enseignements du Christ pour venir à la terre. » Une telle attitude vient d'une conception tragiquement erronée du temps, d'une notion étrangement irrationnelle qu'il y a dans le eux même du temps quelque chose qui guérira inévitablement tous les maux. En fait, le temps en lui-même est neutre ; il peut être employé soit de manière destructive, soit de manière constructive. Je pense de plus en plus que les gens de mauvaise volonté ont employé le temps beaucoup plus efficacement que les gens de bonne volonté. Cette génération aura à se repentir de la haine, en paroles et en action, des mauvais, mais aussi du terrible silence des bons. Le progrès humain ne roule jamais sur les roues de l'inévitable ; il avance par les efforts incessants des hommes, et sans ce dur labeur, le temps même devient l'allié des forces de la stagnation sociale. Nous devons employer le temps d'une manière créatrice, en sachant qu'il est toujours temps de faire ce qui est bien. Maintenant est venu le moment de rendre réelle la promesse de la démocratie et de transformer notre prometteuse élégie nationale en un psaume créateur de fraternité. Maintenant est venu le temps d'élever notre politique nationale du sable mouvant de l'injustice raciale au roc inébranlable de la dignité humaine.

VII - Vous dites de notre activité à Birmingham qu'elle est extrémiste. Au début, j'étais plutôt déçu que mes amis pasteurs considèrent mes efforts non-violents comme ceux d'un extrémiste. Je commençai par penser que je me tenais au milieu, entre deux forces opposées dans la communauté noire. L'une est la force de la satisfaction, composée des noirs qui, à la suite d'années d'oppression, sont si complètement dénués du respect de soi et du sens d'être quelqu'un qu'ils se sont adaptés, à la ségrégation, et aussi de quelques noirs de la classe moyenne qui, parce qu'ils ont quelque degré d'instruction, la sécurité économique et parce qu'ils profitent de quelque manière de la ségrégation, sont devenu inconsciemment insensibles aux problèmes des masses. L'autre force est celle de l'amertume et de la haine et elle est en grand péril de prêcher la violence. Elle s'exprime dans les différents groupes nationalistes noirs qui surgissent à travers la nation et dont le plus grand et le mieux connu est celui d'Elijah Muhammad. Nourri par la frustration des noirs et l'existence continuelle de la discrimination raciale, ce mouvement est constitué de gens qui ont perdu leur foi en l'Amérique, qui ont absolument répudié le christianisme et sont parvenus à la conclusion que le blanc est un « démon » incorrigible.

J'ai essayé de me tenir entre ces deux forces, disant que nous n'avions à copier ni le « ne-rien-faire » des satisfaits, ni la haine des nationalistes noirs. Car il y a la voie meilleure de l'amour et de la protestation non-violence. Je rends grâce à Dieu, qu'à travers l'Eglise noire, la voie de la non-violence soit devenue partie intégrante de notre combat.

Si cette philosophie n'avait pas émergé, combien de villes du Sud seraient maintenant, j'en suis persuadé, ruisselantes de sang. Et je suis de plus en plus convaincu que si nos frères blancs répudient comme « trublions » et « agitateurs de l'extérieur » ceux d'entre nous qui emploient

l'action directe non-violente et s'ils refusent d'aider nos efforts non-violents, des millions de noirs poussés par la frustration et le désespoir chercheront la consolation et la sécurité dans les idéologies nationalistes noires – évolution qui conduira inévitablement à un effrayant cauchemar racial.

VIII - Les opprimés ne peuvent pas rester indéfiniment opprimés. Le goût de la liberté finit toujours par se manifester, et c'est ce qui est arrivé au noir américain. Quelque chose en lui lui a rappelé son droit de naissance à la liberté, et quelque chose au dehors de lui, lui a rappelé que ce droit peut être conquis. Consciemment ou inconsciemment, il a été pris par le *Zeitgeist*, et avec ses frères noirs d'Afrique, ses frères bruns ou jaunes d'Asie, d'Amérique du Sud ou des Caraïbes, le noir américain avance, avec un sentiment de grande urgence, vers la terre promise de la justice raciale. Celui qui comprend ce besoin vital qui a envahi la communauté noire comprend immédiatement pourquoi il y a des manifestations publiques. Le noir a d'innombrables ressentiments refoulés et frustrations latentes et il doit les libérer . . . Aussi, laissez-le marcher ; laissez-le faire ses prières et ses pèlerinages à l'hôtel de ville ; laissez-lui faire ses promenades de la liberté – et essayez de comprendre pourquoi il doit faire cela. Si ses émotions réprimées ne sont pas exprimées de manière non-violente, elles cherchent une expression dans la violence ; ce n'est pas une menace de ma part mais un fait historique. Je n'ai pas dit aux gens : « Débarrassez-vous de votre mécontentement. » J'ai essayé de dire que ce mécontentement, sain et normal, peut être canalisé dans les voies fécondes de la non-violence. Et voilà que cette méthode est qualifiée d'extrémiste.

Mais si j'ai été dès l'abord déçu d'être catalogué comme extrémiste, en continuant de réfléchir à ce sujet j'ai progressivement trouvé quelque satisfaction dans cette étiquette. Est-ce que Jésus n'était pas un extrémiste · de l'amour : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous méprisent et vous persécutent. » Est-ce que Amos n'était pas un extrémiste de la justice : « Laissez la justice couler comme les eaux et la droiture comme un fleuve intarissable. » Est-ce que Paul n'était pas un extrémiste pour l'évangile du Christ : « Je porte dans mon corps les marques du Seigneur Jésus. » Est-ce que Martin Luther n'était pas un extrémiste : « Ici je suis ; je ne peux rien faire d'autre, aussi que Dieu me vienne en aide. » Et John Bunyan : « Je resterai en prison jusqu'à la fin de mes jours plutôt que de sacrifier ma conscience. » Et Abraham Lincoln : « Cette nation ne peut survivre à moitié esclave, à moitié libre. » Et Thomas Jefferson : « Nous tenons ces vérités pour évidentes que tous les hommes sont créés égaux ... » Aussi la question n'est pas : serons-nous des extrémistes ? mais : quel genre d'extrémistes serons-nous ? Serons-nous des extrémistes pour la haine ou pour l'amour ? Serons-nous des extrémistes pour la conservation de l'injustice ou pour l'expression- de la justice ? Peut-être que les Etats du Sud, la nation et le monde ont un besoin tragique d'extrémistes créateurs.

J'avais espéré que le blanc modéré verrait ce besoin. Peut-être étais-je trop optimiste ; peut-être attendais-je trop. Je pense que j'aurais dû réaliser que peu de membres de la race des oppresseurs peuvent comprendre les profonds gémissements, les désirs passionnés de la race opprimée, et encore moins peuvent avoir la vision que-l'injustice doit être déracinée par une action forte, durable et déterminée. Je suis reconnaissant cependant aux quelques frères blancs qui ont compris le sens de cette révolution sociale et qui s'y sont engagés. Ils sont encore bien trop rares en quantité mais grands en qualité. Quelques-uns comme Ralph McGill, Lillian Smith, Harry Golden et James McBride Dabbs ont écrit sur notre lutte en termes éloquents et prophétiques. D'autres ont marché avec nous dans les rues sans nom du Sud. Ils ont languï dans la saleté, les prisons infestées de parasites, ils ont souffert les insultes et les brutalités des policiers qui les considéraient, comme de « sales amoureux des nègres ». A la différence de leurs frères et de leurs sœurs modérées, ils ont reconnu l'urgence du moment et senti le besoin d'antidotes puissants en « action » pour combattre le mal de la ségrégation.

IX - Je voudrais également noter une autre de mes plus grandes déceptions. Bien qu'il y ait quelques exceptions notables, j'ai été déçu par l'Eglise blanche et par ses chefs. Je ne dis pas cela comme ces critiques négatifs qui trouvent toujours à dire du mal de l'Eglise... Je dis cela en tant que ministre de l'Evangile qui aime l'Eglise ; qui a été nourri dans son sein ; qui a été soutenu par ses bénédictions spirituelles et qui lui restera fidèle aussi longtemps que se déroulera le SI de la vie. Lorsque j'ai été soudainement catapulté chef de la protestation des autobus à Montgomery, Alabama, il y a quelques années, j'ai pensé que nous serions aidés par l'Eglise blanche. Je croyais que les pasteurs blancs, les prêtres et les rabbins du Sud seraient parmi nos meilleurs alliés. Au lieu de cela, quelques-uns ont été des adversaires directs, refusant de comprendre le mouvement de liberté et discréditant ses chefs ; un trop grand nombre d'autres ont été plus prudents que courageux et sont restés dans le silence et la sécurité, derrière leurs fenêtres aux vitres colorées.

Malgré ces rêves brisés, je vins à Birmingham dans l'espoir que les chefs religieux blancs de cette communauté verraient la justice de notre cause et, dans un profond souci de morale, serviraient de canal pour que nos doléances puissent atteindre les autorités. Mais cette fois encore j'ai été déçu.

J'ai entendu de nombreux chefs religieux du Sud prêcher à leurs fidèles d'obtempérer aux décisions de déségrégation parce que c'était la loi, mais j'aurais aimé entendre les pasteurs blancs déclarer : « Obéissez à ce décret parce que l'intégration est moralement bonne et parce que le noir est votre frère. » Devant des injustices flagrantes infligées à des noirs, j'ai vu des ecclésiastiques blancs se tenir sur le côté et murmurer de pieuses paroles hors de propos ou d'hypocrites trivialités. Au milieu d'un combat puissant pour délivrer notre patrie de l'injustice sociale et économique, j'ai entendu de nombreux pasteurs dire : « Ce sont là des questions sociales avec lesquelles l'Evangile n'a en réalité rien à faire », et j'ai vu bien des Eglises s'appliquer à une religion de l'autre monde qui ait une étrange et peu biblique distinction entre le corps et « entre le sacré et le profane.

Nous avançons vers la fin du XXe siècle avec une communauté religieuse tout à fait adaptée au statu quo. A la remorque d'autres communautés, elle n'est pas un phare qui montrât aux hommes les plus hauts degrés de la justice.

X - J'ai traversé en long et en large l'Alabama, le Mississippi et les autres Etats du Sud. Dans les jours étouffants de l'été et les matins frais de l'automne, j'ai regardé les belles églises du Sud, leurs clochers élevés vers le ciel, les imposants bâtiments d'éducation religieuse. Encore et encore je me suis demandé : « Quels types de gens adorent ici ? Quel est leur Dieu ? Où étaient leurs voix quand des lèvres du gouverneur Barnett tombaient des mots de refus ? Où étaient-ils quand le gouverneur Wallace sonnait le clairon du dés et de la haine ? Où étaient leurs encouragements quand des noirs, hommes et femmes, meurtris et fatigués décidaient de s'élever des sombres cachots de la satisfaction jusqu'aux brillantes hauteurs de la protestation créatrice ? »

Oui, ces questions sont encore dans mon esprit. Profondément déçu, j'ai pleuré sur la mollesse de l'Eglise. Mais soyez assuré que mes larmes ont été des larmes d'amour. Il ne peut y avoir de profonde déception là où il n'y a pas un profond amour. Oui, j'aime l'Eglise. Comment pourrais-je faire autrement ? Je suis – situation assez rare – fils, petit-fils et arrière-petit-fils de prédicateurs. Oui, je vois l'Eglise comme le corps du Christ. Mais, combien avons-nous flétri et blessé ce corps par la négligence sociale et la peur d'être non conformistes.

Il y eut un temps où l'Eglise était très puissante – le temps où les premiers chrétiens se réjouissaient d'être jugés capables de souffrir pour leur foi. En ces jours-là, l'Eglise n'était pas seulement un thermomètre qui enregistrerait les idées et les principes de l'opinion publique ; c'était un thermostat



qui transformait les mœurs de la société. Chaque fois que les premiers chrétiens entraient dans une ville, les autorités cherchaient immédiatement à les inculper sous le prétexte qu'ils étaient des « perturbateurs de l'ordre » et des « agitateurs de l'extérieur ». Mais les chrétiens poursuivaient leur œuvre dans la conviction qu'ils étaient une « colonie du Ciel », vouée à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Petits par le nombre, ils étaient grands par l'engagement. Par leurs efforts et leur exemple, ils mirent un terme à d'anciens maux tels que l'infanticide et le combat de gladiateurs.

XI - Les choses sont différentes maintenant. L'Eglise contemporaine trop souvent est une voix faible, sans efficacité, rendant un son incertain. Trop souvent elle est le grand défenseur du statu quo. Loin d'être troublée par la présence de l'Eglise, 'autorité de la communauté moyenne est renforcée par l'approbation silencieuse – et souvent même explicite – des choses telles qu'elles sont.

Mais le jugement de Dieu est sur l'Eglise comme jamais auparavant. Si l'Eglise d'aujourd'hui ne reconquiert pas l'esprit de sacrifice de la première Eglise, elle perdra son authenticité, elle perdra la fidélité de millions d'hommes et sera rejetée comme un club mondain inutile et sans signification pour le XXe siècle. Chaque jour je rencontre des jeunes dont la déception du sujet de l'Eglise s'est changée en dégoût pur et simple.

Peut-être encore une fois ai-je été trop optimiste. La religion organisée est-elle trop inextricablement liée à l'ordre établi pour sauver notre pays et le monde ? Peut-être dois-je tourner ma foi vers l'Eglise spirituelle intérieure, l'Eglise dans l'Eglise, la véritable *ecclesia*, espoir du monde ? Mais encore suis-je reconnaissant à Dieu que quelques nobles âmes sorties des rangs de la religion organisée aient brisé les chaînes paralysantes du conformisme et se soient jointes à nous comme alliés actifs dans la lutte pour la liberté. Elles ont abandonné la sécurité de leurs paroisses et ont parcouru avec nous les rues d'Albany en Géorgie. Elles ont parcouru les autoroutes du Sud dans ces torturantes marches de la liberté. Oui, elles sont venues en prison avec nous. Quelques-unes ont été jetées hors de leurs églises, ont perdu l'appui de leurs évêques et de leurs collègues. Mais elles ont agi dans la confiance que le bien vaincu est plus fort que le mal triomphant. Leur témoignage a été le sel spirituel qui a sauvegardé le sens véritable de l'Evangile en ces temps troublés. Elles ont taillé un tunnel d'espoir à travers la montagne sombre de la déception. J'espère que l'Eglise entière relèvera le dés de cette heure décisive. Même si l'Eglise ne vient pas à l'aide de la justice, je ne désespère pas de l'avenir. Je n'ai aucune crainte quant à l'issue de notre lutte à Birmingham, même si nos motifs sont aujourd'hui mal compris. Nous atteindrons le but, qui est la liberté, à Birmingham et dans le pays tout entier, parce que le but de l'Amérique est la liberté. Si insultés, méprisés que nous soyons, notre destin est lié à celui de l'Amérique. Avant le débarquement des pèlerins à Plymouth, nous étions ici. Nous étions ici avant que la plume de Jefferson traçât sur les pages d'histoire les mots puissants de la Déclaration d'Indépendance. Pendant plus de deux siècles, nos ancêtres ont travaillé dans ce pays sans rémunération ; ils firent le coton roi ; ils construisirent les maisons de leurs maîtres en supportant une lourde injustice et une honteuse humiliation – et cependant grâce à une insondable vitalité, ils continuèrent à prospérer et à se développer. Si les inexprimables cruautés de l'esclavage n'ont pas pu nous arrêter, l'opposition que nous affrontons maintenant échouera sûrement. Nous gagnerons notre liberté parce que l'héritage sacré de notre pays et l'éternelle volonté de Dieu sont incorporés dans nos demandes que l'écho répète.

XII - Avant de conclure, je me sens obligé de mentionner un autre point de votre déclaration qui m'a troublé profondément. Vous avez chaudement félicité la police de Birmingham pour avoir « maintenu l'ordre » et « évité la violence ». Je doute que vous auriez aussi chaudement félicité la police si vous aviez vu ses chiens furieux planter leurs crocs dans la chair de six noirs non-violents

désarmés. Je doute que vous auriez aussi vivement félicité les policiers si vous aviez pu observer le traitement odieux et inhumain qu'ils ont infligé aux Noirs ici même, dans la prison de la ville ; si vous les aviez vus bousculer et insulter les vieilles femmes et les jeunes filles noires ; si vous les aviez vus gifler et frapper les vieux noirs et les jeunes garçons ; si vous les aviez vus, comme ils le firent à deux reprises, refuser de nous donner de la nourriture, parce que nous désirions chanter les grâces ensemble. Je ne peux pas me joindre à vous dans votre éloge du corps de la police de Birmingham.

Il est exact que la police a maintenu la discipline en tenant en mains les manifestants. Dans ce sens, elle s'est comportée assez « non-violamment » en public. Mais dans quel but ? Pour sauvegarder le mauvais système de la ségrégation. Au cours des dernières années, j'ai constamment prêché que la non-violence exige que les moyens employés soient aussi purs que les buts poursuivis. J'ai essayé de rendre clair qu'il est mauvais d'employer des moyens immoraux pour atteindre des buts moraux, je fais maintenant je dois affirmer qu'il est tout aussi mauvais, sinon pire, d'employer des moyens moraux pour sauvegarder des fins immorales. Mr. Connor et ses policiers ont peut-être été assez non-violents en public, de même que le Chef Pritchett à Albany, mais ils ont employé les moyens oraux de la non-violence pour maintenir une Sn immorale l'injustice raciale. Comme l'a dit T.S. Eliot, il n'y a pas de plus grande trahison que de poser un acte bon pour une raison mauvaise.

XIII - J'aurais aimé que vous félicitiez les manifestants non-violents noirs de Birmingham pour leur courage extrême, leur acceptation de la souffrance, et leurs discipline étonnante au milieu de grandes provocations. Un jour, le Sud reconnaîtra ses vrais héros. Ce seront les James Meredith, faisant face avec un noble sens du but poursuivi aux foules goguenardes et hostiles et à la déchirante solitude qui caractérise la vie de pionnier. Ce seront les vieilles femmes noires, opprimées, fatiguées, symbolisées par cette vieille noire de 72 ans, à Montgomery qui se leva avec dignité et en même temps que son peuple décida de ne plus emprunter les autobus ségrégués et qui répondit avec une profondeur peu grammaticale à quelqu'un qui s'enquérirait à son sujet : « Mes pieds « est » fatigués, mais mon âme est en paix. » Ce seront les jeunes élèves des lycées et collèges, les jeunes pasteurs de l'Évangile et une foule de leurs aînés s'asseyant courageusement aux comptoirs des restaurants et acceptant d'aller en prison « pour raisons de conscience ». Un jour, le Sud saura que, lorsque ces enfants déshérités de Dieu s'asseyaient aux comptoirs des restaurants, ils combattaient, en réalité, pour ce qu'il y a de meilleur dans le rêve américain et pour les valeurs les plus sacrées de notre héritage judéo-chrétien, ramenant par cela même notre patrie à ces grandes sources de la démocratie qui furent creusées profond par les pères fondateurs dans la rédaction de la Constitution et de la Déclaration d'indépendance.

Je n'ai jamais auparavant écrit une lettre aussi longue. Je puis vous assurer qu'elle eût été beaucoup plus courte si je l'avais écrite sur un bureau commode, mais lorsqu'on est seul pendant des jours dans une étroite cellule, que peut-on faire d'autre qu'écrire de longues lettres, penser de longues pensées et prier de longues prières ?

Si j'ai dit dans cette lettre des paroles qui dépassent la vérité ou marquent une impatience peu raisonnable, je vous prie de me pardonner. Si j'ai dit des paroles qui soient au-dessous de la vérité et indiquent de ma part une patience qui me laisse adhérer à quoi que ce soit d'inférieur à la fraternité, je prie Dieu de me pardonner.

J'espère que cette lettre vous trouvera forts dans la foi. J'espère aussi que les circonstances me permettront bientôt de rencontrer chacun de vous, non en tant qu'intégrationniste ou leader des droits civiques mais en tant que camarade pasteur et frère dans le Christ. Espérons tous que les

nuages du préjugé racial se dissiperont bientôt, que le brouillard épais de l'incompréhension se lèvera de nos communautés transies de peur et, qu'un jour pas trop éloigné, les étoiles radieuses de l'amour et de la fraternité brilleront sur notre grand pays de toute leur scintillante beauté.

\* \* \*

**« *I have a dream* », « Je fais un rêve », discours du 28 août 1963, Washington**

*Prononcé lors de la Marche sur Washington, devant 250000 personnes, ce discours demeure le texte le plus célèbre de M. L. King.*

Je suis heureux de me joindre à vous aujourd'hui pour participer à ce que l'histoire appellera la plus grande démonstration pour la liberté dans les annales de notre nation.

Il y a un siècle de cela, un grand Américain qui nous couvre aujourd'hui de son ombre symbolique signait notre proclamation d'émancipation. Ce décret capital se dresse, comme un grand phare illuminant d'espérance les millions d'esclaves marqués au feu d'une brûlante injustice. Ce décret est venu comme une aube joyeuse terminer la longue nuit de leur captivité.

Mais, 100 ans plus tard, le Noir n'est toujours pas libre. 100 ans plus tard, la vie du Noir est encore terriblement handicapée par les menottes de la ségrégation et les chaînes de la discrimination. 100 ans plus tard, le Noir vit à l'écart sur son îlot de pauvreté au milieu d'un vaste océan de prospérité matérielle. 100 ans plus tard, le Noir languit encore dans les coins de la société américaine et se trouve exilé dans son propre pays.

C'est pourquoi nous sommes venus ici aujourd'hui dénoncer une condition humaine honteuse. En un certain sens, nous sommes venus dans notre capitale nationale pour encaisser un chèque. Quand les architectes de notre République ont magnifiquement rédigé notre Constitution de la Déclaration d'Indépendance, ils signaient un chèque dont tout Américain devait hériter. Ce chèque était une promesse qu'à tous les hommes, oui, aux Noirs comme aux Blancs, seraient garantis les droits inaliénables de la vie, de la liberté et de la quête du bonheur.

Il est évident aujourd'hui que l'Amérique a manqué à ses promesses à l'égard de ses citoyens de couleur. Au lieu d'honorer son obligation sacrée, l'Amérique a délivré au peuple Noir un chèque en bois, qui est revenu avec l'inscription "provision insuffisante". Mais nous refusons de croire qu'il n'y a pas de quoi honorer ce chèque dans les vastes coffres de la chance, en notre pays. Aussi, sommes-nous venus encaisser ce chèque, un chèque qui nous donnera sur simple présentation, les richesses de la liberté et la sécurité de la justice.

Nous sommes également venus en ce lieu sacrifié pour rappeler à l'Amérique les exigeantes urgences de l'heure présente. Ce n'est pas le moment de s'offrir le luxe de laisser tiédir notre ardeur ou de prendre les tranquillisants des demi-mesures. C'est l'heure de tenir les promesses de la démocratie. C'est l'heure d'émerger des vallées obscures et désolées de la ségrégation pour fouler le sentier ensoleillé de la justice raciale. C'est l'heure d'arracher notre nation des sables mouvants de l'injustice raciale et de l'établir sur le roc de la fraternité. C'est l'heure de faire de la justice une

réalité pour tous les enfants de Dieu. Il serait fatal pour la nation de fermer les yeux sur l'urgence du moment. Cet étouffant été du légitime mécontentement des Noirs ne se terminera pas sans qu'advienne un automne vivifiant de liberté et d'égalité.

1963 n'est pas une fin, c'est un commencement. Ceux qui espèrent que le Noir avait seulement besoin de se défouler et qu'il se montrera désormais satisfait, auront un rude réveil, si la nation retourne à son train-train habituel.

Il n'y aura ni repos ni tranquillité en Amérique jusqu'à ce qu'on ait accordé au peuple Noir ses droits de citoyen. Les tourbillons de la révolte ne cesseront d'ébranler les fondations de notre nation jusqu'à ce que le jour éclatant de la justice apparaisse.

Mais il y a quelque chose que je dois dire à mon peuple, debout sur le seuil accueillant qui donne accès au palais de la justice : en procédant à la conquête de notre place légitime, nous ne devons pas nous rendre coupables d'agissements répréhensibles.

Ne cherchons pas à satisfaire notre soif de liberté en buvant à la coupe de l'amertume et de la haine. Nous devons toujours mener notre lutte sur les hauts plateaux de la dignité et de la discipline. Nous ne devons pas laisser nos revendications créatrices dégénérer en violence physique. Sans cesse, nous devons nous élever jusqu'aux hauteurs majestueuses où la force de l'âme s'unit à la force physique.

Le merveilleux esprit militant qui a saisi la communauté noire ne doit pas nous entraîner vers la méfiance de tous les Blancs, car beaucoup de nos frères blancs, leur présence ici aujourd'hui en est la preuve, ont compris que leur destinée est liée à la nôtre. L'assaut que nous avons monté ensemble pour emporter les parts de l'injustice doit être mené par une armée bi-raciale. Nous ne pouvons marcher tout seul au combat. Et au cours de notre progression il faut nous engager à continuer d'aller de l'avant ensemble. Nous ne pouvons pas revenir en arrière.

Il y a des gens qui demandent aux militants des Droits Civiques : "Quand serez-vous enfin satisfaits ?". Nous ne serons jamais satisfaits aussi longtemps que le Noir sera la victime d'indicibles horreurs de la brutalité policière. Nous

ne pourrons être satisfaits aussi longtemps que nos corps, lourds de la fatigue des voyages, ne trouveront pas un abri dans les motels des grandes routes ou les hôtels des villes.

Nous ne pourrons être satisfaits aussi longtemps que la liberté de mouvement du Noir ne lui permettra guère que d'aller d'un petit ghetto à un ghetto plus grand. Nous ne pourrons être satisfaits aussi longtemps que nos enfants, même devenus grands, ne seront pas traités en adultes et verront leur dignité bafouée par les panneaux "Réservé aux Blancs". Nous ne pourrons être satisfaits aussi longtemps qu'un Noir du Mississippi ne pourra pas voter et qu'un Noir de New-York croira qu'il n'a aucune raison de voter. Non, nous ne sommes pas satisfaits et ne le serons jamais, tant que le droit ne jaillira pas comme l'eau, et la justice comme un torrent intarissable.

Je n'ignore pas que certains d'entre vous ont été conduits ici par un excès d'épreuves et de tribulations. D'aucuns sortent à peine d'étroites cellules de prison. D'autres viennent de régions où leur quête de liberté leur a valu d'être battus par les orages de la persécution et secoués par les bourrasques de la brutalité policière. Vous avez été les héros de la souffrance créatrice. Continuez à travailler avec la certitude que la souffrance imméritée vous sera rédemptrice.

Retournez dans le Mississippi, retournez en Alabama, retournez en Caroline du Sud, retournez en Géorgie, retournez en Louisiane, retournez dans les taudis et les ghettos des villes du Nord, sachant que de quelque manière que ce soit cette situation peut et va changer. Ne croupissons pas dans la vallée du désespoir.

Je vous le dis ici et maintenant, mes amis, bien que, oui, bien que nous ayons à faire face à des difficultés aujourd'hui et demain je fais toujours ce rêve : c'est un rêve profondément ancré dans l'idéal américain. Je rêve que, un jour, notre pays se lèvera et vivra pleinement la véritable réalité de son credo : "Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes que tous les hommes sont créés égaux".

Je rêve qu'un jour sur les collines rousses de Géorgie, les fils d'anciens esclaves et ceux d'anciens propriétaires d'esclaves, pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je rêve qu'un jour, même l'État du Mississippi, un État où brûlent les feux de l'injustice et de l'oppression, sera transformé en un oasis de liberté et de justice.

Je rêve que mes 4 petits enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur la valeur de leur caractère.

Je fais aujourd'hui un rêve !

Je rêve qu'un jour, même en Alabama, avec ses abominables racistes, avec son Gouverneur à la bouche pleine des mots "opposition" et "annulation" des lois fédérales, que là même en Alabama, un jour, les petits garçons noirs et les petites filles blanches, pourront se donner la main, comme frères et sœurs. Je fais aujourd'hui un rêve !

Je rêve qu'un jour toute la vallée sera relevée, toute colline et toute montagne seront rabaissées, les endroits escarpés seront aplanis et les chemins tortueux redressés, la gloire du Seigneur sera révélée à tout être fait de chair.

Telle est notre espérance. C'est la foi avec laquelle je retourne dans le Sud.

Avec cette foi, nous serons capables de distinguer dans la montagne du désespoir une pierre d'espérance. Avec cette foi, nous serons capables de transformer les discordes criardes de notre nation en une superbe symphonie de fraternité.

Avec cette foi, nous serons capables de travailler ensemble, de prier ensemble, de lutter ensemble, d'aller en prison ensemble, de défendre la cause de la liberté ensemble, en sachant qu'un jour, nous serons libres. Ce sera le jour où tous les enfants de Dieu pourront chanter ces paroles qui auront alors un nouveau sens : "Mon pays, c'est toi, douce terre de liberté, c'est toi que je chante. Terre où sont morts mes pères, terre dont les pèlerins étaient fiers, que du flanc de chacune de tes montagnes, sonne la cloche de la liberté !". Et, si l'Amérique doit être une grande nation, que cela devienne vrai.

Que la cloche de la liberté sonne du haut des merveilleuses collines du New Hampshire !  
Que la cloche de la liberté sonne du haut des montagnes grandioses de l'État de New-York !

Que la cloche de la liberté sonne du haut des sommets des Alleghanys de Pennsylvanie ! Que la cloche de la liberté sonne du haut des cîmes neigeuses des montagnes rocheuses du Colorado !



Que la cloche de la liberté sonne depuis les pentes harmonieuses de la Californie !  
Mais cela ne suffit pas.

Que la cloche de la liberté sonne du haut du mont Stone de Géorgie !

Que la cloche de la liberté sonne du haut du mont Lookout du Tennessee ! Que la cloche de la liberté sonne du haut de chaque colline et de chaque butte du Mississippi ! Du flanc de chaque montagne, que sonne le cloche de la liberté ! Quand nous permettrons à la cloche de la liberté de sonner dans chaque village, dans chaque hameau, dans chaque ville et dans chaque État, nous pourrons fêter le jour où tous les enfants de Dieu, les Noirs et les Blancs, les Juifs et les non Juifs, les Protestants et les Catholiques, pourront se donner la main et chanter les paroles du vieux Negro Spiritual :

“Enfin libres, enfin libres, grâce en soit rendue au Dieu tout puissant, nous sommes enfin libres !”.

\* \* \*

### **Discours d'acceptation du prix Nobel de la Paix, Oslo (Norvège) le 10 décembre 1964.**

Votre Majesté, Monsieur le Président, Excellences, Mesdames, Messieurs,

J'accepte le prix Nobel de la Paix à un moment où 22 millions de Noirs, aux États-Unis d'Amérique, sont engagés dans une bataille créatrice pour mettre fin à la longue nuit d'injustice raciale. J'accepte cette récompense au nom du mouvement pour les droits civiques qui avance avec détermination, avec un mépris souverain du danger et des risques, pour établir le règne de la liberté et l'autorité de la justice.

Je n'oublie pas que, hier encore, à Birmingham, en Alabama, nos enfants qui imploraient un sentiment de fraternité ont été accueillis par des lances à incendie, des chiens féroces et même la mort. Je n'oublie pas que, hier encore, à Philadelphie, dans le Mississippi, des jeunes gens désireux d'exercer leur droit de vote ont été brutalisés et assassinés. Je n'oublie pas que mon peuple est affligé par une pauvreté qui le mine, l'use et l'enchaîne au barreau le moins élevé de l'échelle économique.

C'est pourquoi il me faut poser la question de savoir pourquoi ce Prix est décerné à un mouvement harcelé, voué à une lutte incessante, un mouvement qui n'a pas encore obtenu cette paix et cette fraternité dont le prix Nobel est la consécration. Après réflexion, je conclus qu'en attribuant ce prix au Mouvement dont je suis le représentant, les jurés ont voulu manifester leur sentiment profond et reconnaître dans la non-violence la réponse à la question cruciale de notre temps en matière de politique et de morale : le besoin pour l'homme de vaincre l'oppression et la violence sans recourir lui-même à la violence et à l'oppression. Les Noirs des États-Unis ont prouvé que la non-violence n'était ni stérile ni passive, mais constituait une puissante force morale au service de l'évolution sociale.

Civilisation et violence sont des concepts antithétiques. A l'instar du peuple Indien, les Noirs des États-Unis ont prouvé que la non-violence n'était ni stérile ni passive, mais constituait une puissante

force morale au service de l'évolution sociale. Tôt ou tard, tous les hommes du monde devront découvrir le moyen de vivre pacifiquement les uns avec les autres et de transformer ainsi notre lamentation cosmique en un psaume novateur à la fraternité. S'il faut y parvenir, l'humanité doit imaginer, pour résoudre tous les conflits entre les hommes, une méthode qui exclut la vengeance, l'agression et les représailles. Le fondement de cette méthode est l'amour. Au plus profond de mon cœur, je sais que ce Prix est tout autre chose et bien plus qu'un honneur décerné à ma personne.

Chaque fois que je monte dans un avion, j'ai toujours une pensée pour tous ceux qui ont rendu possible l'heureux déroulement de mon voyage : le pilote dont le nom est connu mais également l'anonyme personnel au sol. Aussi honorez-vous les pilotes dévoués qui se sont trouvés aux commandes au moment où notre Mouvement pour la liberté décollait pour se mettre en orbite. Vous honorez une fois encore le Chef (Albert) Luthuli, en Afrique du Sud, dont les combats pour et avec son peuple, se heurtent toujours à la plus brutale expression de l'inhumanité de l'homme envers l'homme. Vous honorez les équipes au sol, car sans leur travail et leurs sacrifices les réacteurs n'auraient jamais pu faire décoller l'avion de la liberté.

La plupart de ces hommes et de ces femmes n'auront jamais leurs noms dans les titres des journaux ni dans les pages du "Who's Who". Et pourtant les années passent, et quand les projecteurs éblouissants de la vérité, se poseront sur l'époque merveilleuse où nous vivons, tous sauront, et les enfants apprendront que notre pays est plus beau, sa population meilleure, sa civilisation plus noble parce que ces humbles enfants du Bon Dieu avaient accepté de souffrir pour la cause de la justice.

Je suis sûr qu'Alfred Nobel aurait compris ce que je veux exprimer quand je déclare n'accepter ce Prix qu'en qualité de dépositaire d'un précieux héritage pour en prendre grand soin et afin de le remettre à ses légitimes propriétaires, à tous ceux pour qui la beauté se confond avec la vérité, et la vérité avec la beauté, à tous ceux qui considèrent la beauté de la véritable fraternité et de la paix comme plus précieuse que les diamants, l'argent ou l'or.

Je refuse d'admettre que l'humanité soit si tragiquement vouée à la nuit privée d'étoiles du racisme et de la guerre.

La route sinueuse qui m'a mené à Montgomery (en Alabama) jusqu'à Oslo peut témoigner de cette vérité. C'est un chemin sur lequel avancent des millions de Noirs en quête d'un sentiment nouveau de leur dignité. Cette même route a permis à tous les Américains d'entrer dans une nouvelle ère de progrès et d'espoir.

Elle a conduit à une nouvelle loi sur les droits civiques et elle sera élargie, agrandie aux dimensions d'une autoroute de justice à mesure que les Noirs et les Blancs en nombre croissant multiplieront leurs alliances pour venir à bout de leurs problèmes communs.

J'accepte aujourd'hui ce Prix avec une foi immuable en l'Amérique et une foi hardie dans l'avenir de l'humanité. Je refuse d'admettre l'idée que les lacunes actuelles de la nature humaine rendent l'homme moralement incapable de remplir les devoirs éternels qu'il doit affronter à jamais.

Je refuse d'admettre que l'humanité ne soit qu'une épave ballottée par l'océan de la vie. Je refuse d'admettre que l'humanité soit si tragiquement vouée à la nuit privée d'étoiles du racisme et de la guerre, que l'aube brillante de la paix et de la fraternité ne puisse jamais poindre.

Je crois que, même au milieu du fracas des mortiers et du sifflement des balles, il y a une place pour l'espoir de lendemains plus lumineux.

Je refuse d'admettre l'affirmation cynique que chaque nation tour à tour sera aspirée vers le bas par la spirale militariste jusque dans l'enfer de la destruction thermonucléaire. Je crois que la vérité désarmée et l'amour désintéressé auront le dernier mot dans le monde des réalités. C'est pourquoi, même s'il est provisoirement bafoué, le bon droit sera plus fort que le mal triomphant.

Je crois que, même au milieu du fracas des mortiers et du sifflement des balles, il y a une place pour l'espoir de lendemains plus lumineux. Je crois que la justice blessée, gisant inerte dans les rues ensanglantées de nos nations, couverte de poussière et de honte, peut encore être relevée pour régner en souveraine suprême sur les enfants des hommes.

J'ai l'audace de croire que partout les peuples peuvent avoir 3 repas par jour pour nourrir leur corps, une éducation et une culture pour nourrir leur pensée, la dignité, l'égalité et la liberté pour nourrir leur esprit. Je crois que des hommes inspirés par l'amour du prochain pourront reconstruire ce qu'ont détruit des hommes inspirés par l'amour de soi.

Je crois que des hommes inspirés par l'amour du prochain pourront reconstruire ce qu'ont détruit des hommes inspirés par l'amour de soi.

Je continue de croire qu'un jour viendra où l'humanité s'inclinera devant les autels de Dieu pour recevoir la couronne de la victoire sur la guerre et l'effusion de sang, où la bonne volonté animée par la non-violence rédemptrice dictera la loi sur la terre. "Et le lion habitera avec l'agneau et chaque homme s'assoira sans crainte sous sa propre vigne ou son propre figuier et nul n'aura rien à redouter." Je continue de croire que nous vaincrons.

La foi peut nous donner le courage de faire face aux incertitudes du futur. Elle donnera à nos pieds fatigués une force nouvelle pour poursuivre notre route vers la cité de la liberté. Quand nos jours seront obscurcis par la menace de nuages bas et lourds, quand notre ciel nocturne se fera plus noir qu'un millier de minuits, nous saurons que nous sommes pris dans le tourbillon créateur d'une civilisation authentique qui se débat pour naître. Je me présente aujourd'hui à Oslo en man- dataire inspiré, rempli d'un dévouement renouvelé envers l'humanité. J'accepte ce Prix au nom de tous les hommes épris de paix et de fraternité.

\* \* \*

**« *Our God is marching on* », « Notre Dieu va de l'avant », discours du 25 mars 1965, à la fin de la marche de Selma à Montgomery.**

*Ce titre (Our God Is Marching On!, littéralement : « Notre Dieu poursuit sa route ») évoque instantanément chez tout Américain un hymne chargé de connotations historiques et sentimentales : John Brown's Body. C'est en effet le chant écrit à la mémoire de John Brown qui fut exécuté à la veille de la Guerre de Sécession pour avoir voulu partir en campagne tout seul et libérer prématurément les esclaves ; le refrain en est : « John Brown's body lies mouldering in the grave / But his soul goes marching on » (Le corps de John Brown pourrit dans la tombe / mais son âme va toujours de l'avant).*

Chers et fidèles amis, cher Ralph Abernathy, mes éminents compatriotes américains présents sur cette tribune, amis et compagnons de l'État d'Alabama, et vous tous, épris de liberté, rassemblés en ce lieu aujourd'hui, venus de tous les coins du pays et de tous les points du monde :

Dimanche dernier, plus de huit mille d'entre nous entamaient à Selma, dans l'Alabama, une marche irrésistible. Nous avons marché, suivi les méandres des grand-routes et reposé nos corps sur des chemins rocaillieux. Certains d'entre nous ont le visage brûlé par le trop grand rayonnement d'un soleil accablant. Certains ont littéralement dormi dans la boue. Nous avons été trempés par les averses.

Nos corps sont fatigués et nos pieds un peu endoloris, mais aujourd'hui, alors que je me tiens devant vous et me remémore cette grande marche, je pourrais reprendre la phrase qu'a prononcée notre sœur Pollard, une femme noire de soixante-dix ans qui vivait ici lors du boycott des autobus. Comme elle allait à pied et qu'un automobiliste lui proposait, un jour, de l'emmener, elle avait répondu : « Non » ; et la personne lui avait demandé : « Mais n'êtes-vous pas fatiguée ? » Alors, avec une profondeur qui défiait la grammaire, elle avait dit : « Mes pieds, il est fatigué, mais mon âme elle est reposée » (*My feet is tired, but my soul is rested*).

Au sens propre, ce soir, nous pouvons dire que nos pieds sont fatigués mais que nous avons l'âme en repos.

« *Nous voici* »

On nous avait dit que nous n'arriverions jamais ici. Et il y en avait pour dire qu'avant d'arriver ici, il nous faudrait passer sur leurs cadavres. Mais le monde entier sait aujourd'hui que nous sommes ici et que nous nous adressons aux forces de l'État de l'Alabama pour leur dire : « Nous voici. Et personne ne nous fera rebrousser chemin. »

La loi de 1964 sur les droits civiques a rendu aux Noirs une partie de la dignité à laquelle ils ont droit. Mais sans le droit de vote, cette dignité demeure sans force.

Une fois de plus, la méthode de la résistance non violente a été tirée du fourreau et une fois de plus une communauté tout entière a été mobilisée pour affronter l'adversaire. Une fois encore un ordre brutal et moribond a fait retentir ses clameurs à travers le pays. Pourtant Selma, en Alabama, a été le théâtre d'un moment étincelant dans la conscience des hommes.

Il n'y a jamais eu, dans l'Histoire américaine, rien de plus inspirant, rien de plus digne d'honneur, que ce pèlerinage entrepris par des religieux et des laïcs de toutes races et de toutes confessions, accourus à Selma pour faire face au danger, aux côtés des Noirs harcelés.

L'affrontement du Bien et du Mal, dans les limites étroites de la petite ville de Selma, a poussé le pouvoir à modifier le cours de la vie de toute la nation. Un président né dans le Sud avait la sensibilité voulue pour percevoir la volonté du pays ; en un discours qui restera dans l'Histoire comme l'un des plaidoyers les plus passionnés en faveur des droits de l'homme qu'ait jamais prononcés un président de notre pays, il a promis d'employer toute la puissance du gouvernement fédéral à faire tomber cette couche de rouille plusieurs fois séculaire qu'est la ségrégation. Le président Johnson a dûment félicité les Noirs pour le courage qu'ils ont eu de réveiller la conscience de la nation.

Pour notre part, il nous faut exprimer notre profond respect pour les Américains de race blanche qui chérissent leurs traditions démocratiques plus que les hideux privilèges coutumiers hérités des générations passées, et sont audacieusement venus unir leurs mains aux nôtres. De Montgomery à Birmingham, de Birmingham à Selma, de Selma à Montgomery encore, une boucle souvent sanglante a été bouclée, un chemin a été parcouru qui s'est mué en grand-route pour nous permettre de sortir des ténèbres. L'Alabama a tenté de nourrir et de défendre le Mal, mais le Mal agonise dans la poussière des routes et des rues de cet État.

Aussi me voici devant vous, ce soir, avec la conviction que la ségrégation est couchée sur son lit de mort en Alabama ; la seule chose qui demeure incertaine est le prix que les ségrégationnistes et le gouverneur Wallace nous feront payer l'enterrement.

Toute notre campagne en Alabama a été centrée sur le droit de vote. En attirant l'attention de la nation et du monde entier, aujourd'hui, sur le déni flagrant du droit de vote dont nous sommes victimes, nous exposons au grand jour l'origine même, la racine, la cause première de la ségrégation dans les États du Sud.

C'est la menace du libre exercice du droit de vote par les Noirs et les Blancs qui a entraîné dans le Sud l'établissement d'une société soumise à toutes sortes de ségrégations; il est une ségrégation qui écarte les Blancs pauvres des richesses du Sud; il est une ségrégation qui protège les Blancs fortunés contre les mœurs du Sud ; il est une ségrégation qui coupe les églises sudistes du reste de la chrétienté ; il est une ségrégation qui éloigne les esprits sudistes de toute façon honnête de penser ; et il est une ségrégation qui prive les Noirs de tout.

Nous avons fait bien du chemin depuis qu'une parodie de justice a été perpétrée contre l'esprit américain. Je veux dire aujourd'hui à la ville de Selma, je veux dire aujourd'hui à l'État de l'Alabama, je veux dire aujourd'hui au peuple américain et à toutes les nations du monde : nous ne sommes pas près de rebrousser chemin. Nous sommes désormais en route. Oui, nous sommes en route et aucune vague de racisme ne pourra nous arrêter.

*« Nous sommes désormais en route »*

Nous sommes désormais en route. Si l'on incendie nos églises, cela ne nous détournera pas de notre chemin. Nous sommes désormais en route. Si l'on pose des bombes dans nos foyers, cela ne nous dissuadera pas. Nous sommes désormais en route. Si l'on bat et si l'on tue nos pasteurs et nos jeunes gens, cela ne nous fera pas changer d'avis. Nous sommes désormais en route. Si l'on relâche des assassins convaincus après les avoir arrêtés, cela ne nous découragera pas. Nous sommes désormais en route.

Comme une idée dont le temps est venu, les armées les plus puissantes ne pourront nous arrêter. Nous sommes en route vers le pays de la liberté.

Poursuivons donc notre marche triomphale vers la réalisation du rêve américain. Marchons contre la ségrégation des logements jusqu'à ce que disparaisse tout ghetto voué à la dépression économique et sociale et que les Noirs et les Blancs vivent côte à côte dans des logements sûrs et salubres.

Marchons contre la ségrégation des écoles jusqu'à ce que disparaisse tout vestige d'un enseignement séparé et inférieur, et que les Noirs et les Blancs étudient côte à côte dans le cadre de la salle de classe où guérissent les maladies de la société.



Marchons contre la pauvreté, jusqu'à ce qu'aucun parent américain n'ait besoin de se priver d'un repas pour que ses enfants puissent marcher contre la pauvreté ; jusqu'à ce qu'aucun affamé ne hante les rues de nos cités et de nos villes en quête d'un emploi inexistant.

Marchons contre les bureaux de vote, contre les bureaux de vote jusqu'à ce que les démagogues racistes aient disparu de l'arène politique. Marchons contre les bureaux de vote jusqu'à ce que les Wallace de notre pays s'effacent en tremblant et se tiennent cois.

Marchons contre les bureaux de vote jusqu'à ce que nous ayons envoyé à nos conseils municipaux, aux assemblées législatives de nos États et au Congrès de Washington des élus qui ne craignent pas de faire justice, qui pratiquent la charité et avancent avec humilité à côté de leur Dieu. Marchons contre les bureaux de vote jusqu'à ce que, partout en Alabama, les enfants du Bon Dieu aient la possibilité de fouler le sol dans la dignité et dans l'honneur.

Pour nous tous, aujourd'hui, le sort de la bataille est entre nos mains. La route qui s'ouvre devant nous n'est guère aisée. Il n'y a pas d'autoroute qui nous mène facilement et inévitablement à des solutions rapides. Poursuivons notre marche.

*« Mon peuple, écoute-moi »*

Mon peuple, mon peuple, écoute-moi ! Le sort de la bataille est entre nos mains. Le sort de la bataille est entre nos mains au Mississippi et en Alabama et sur tout le territoire des États-Unis.

Aussi, au moment de nous séparer, ce soir, quittons-nous plus résolus que jamais à la lutte et plus acquis que jamais à la non-violence. Je dois admettre devant vous que des difficultés nous attendent encore. Nous sommes encore condamnés à une saison de souffrances dans bien des comtés habités par des Noirs en Alabama, dans bien des régions du Mississippi, dans bien des régions de la Louisiane.

Je dois admettre devant vous qu'il y a encore des cellules de prison qui nous attendent, des moments sombres et difficiles à passer. Nous continuerons d'avancer avec la conviction que la force de la non-violence a transformé de sombres veilles en de brillants lendemains. Nous serons en mesure de pourvoir à tous les changements.

Notre objectif ne doit jamais être d'infliger une défaite ou une humiliation à l'homme blanc mais de mériter son amitié et sa compréhension. Nous devons parvenir à comprendre que notre objectif est d'instaurer une société en paix avec elle-même, une société qui pourra vivre en paix avec sa conscience. Ce ne sera une victoire ni pour le Blanc ni pour le Noir. Ce sera une victoire pour l'homme en tant qu'homme.

Je sais que vous vous demandez aujourd'hui: «Combien de temps faudra-t-il encore ? » Je viens vous le dire ce soir : pour difficile que soit le moment, pour décevante que soit l'heure, ce ne sera pas long, car la vérité, si elle est abattue, se relèvera toujours.

Combien de temps ? Pas longtemps, parce qu'aucun mensonge ne peut vivre éternellement.

Combien de temps ? Pas longtemps, parce que chacun récolte encore ce qu'il a semé.

Combien de temps ? Pas longtemps, parce que l'univers moral a le bras long et tendu vers la justice.

Combien de temps ? Pas longtemps, parce que mes yeux ont vu la gloire du Seigneur qui vient fouler aux pieds la vigne où mûrissent les raisins de la colère. Il a lâché l'éclair fatal de son épée rapide et terrible. Sa vérité va de l'avant.

Il a fait sonner au premier rang les trompettes qui n'ont jamais ordonné la retraite. Il élève le cœur de l'homme vers Son trône de justice. Sois prompt, mon âme, pour Lui répondre. Sois léger mon pied. Notre Dieu va de l'avant.

\* \* \*

### **Discours de Lyon (France), le 29 mars 1966.**

C'est un grand réconfort pour moi d'être en France, berceau des libertés et des idéaux, pour réfléchir avec vous sur les problèmes que nous affrontons. Nous sommes réunis ce soir, motivés par le souci de faire disparaître les barrières. Aux États-Unis, qui constituent une sorte de condensé du monde d'aujourd'hui, nous connaissons des difficultés spécifiques provenant de l'incomplète assimilation des différents groupes ethniques qui composent la Nation. Anglais, Français, Allemands, Italiens, Grecs, Orientaux, etc... ont gardé leurs cultures respectives.

La première arrivée des Noirs, contre leur volonté, date de 1619. Pendant 200 ans, l'Afrique va être dépecée, ses peuples et ses royaumes déstabilisés, ses populations noires traitées de façon inhumaine. Ce n'est que 244 ans plus tard que prendra fin l'esclavage. En théorie seulement. Obtenue par la violence, cette liberté ne supprime pas la discrimination et la ségrégation. C'est si vrai qu'en 1896, est officialisée la doctrine de séparation dans l'égalité : écoles, travail, loisirs, quartiers résidentiels et même les cimetières sont séparés. De plus en plus de discrimination, de moins en moins d'égalité !

En 1954, la Cour Suprême renverse la vapeur et offre la possibilité d'une révolution non violente. De 1955 à 1964, ce sera la campagne des Noirs contre la discrimination raciale. Petit à petit, des Blancs (églises, université, syndicats) les rejoignent.

En 1964, on peut dire que les États-Unis ont condamné la discrimination raciale assimilée à une subversion de la vie nationale. Aucune ville du Sud ne peut désormais prétendre légalement renforcer la discrimination. Quoiqu'il y ait encore beaucoup d'incidents, souvent mineurs, on peut dire que la Nation américaine a témoigné d'une extraordinaire capacité à admettre cette révolution.

Nous étions alors sur le point de renoncer à la bataille lorsqu'une bombe tuant un dimanche matin 4 petites filles d'une école religieuse nous a montré amèrement qu'elle n'était pas terminée.

En lançant le slogan "un homme, une voix" qui a pénétré au plus profond des états du Sud, nous sommes parvenue à obtenir l'inscription des Noirs sur les listes électorales.

Aujourd'hui, nous devons faire face à un autre problème : celui des profonds écarts de salaires entre les deux communautés. Le chômage s'accroît rapidement, se transformant en chaudron dans lequel bouillent l'amertume sociale, le désenchantement, le désespoir et nous devons lutter contre

l'exploitation économique mais aussi contre une police complice qui, matraquant les opposants, devient le symbole de l'oppression.

A Chicago, 41 % des logements Noirs sont insalubres. Ce qui n'empêche pas leurs loyers d'être 10 % plus élevés que ceux des Blancs, alors qu'ils ne bénéficient que seulement de deux tiers des services collectifs de la ville. A Chicago, il y a 100000 chômeurs, hommes et femmes, dont 70 % de Noirs. Ce qui nous permet de dire que l'exploitation systématique des Noirs est encore plus révoltante dans le Nord que dans le Sud, sachant que de telles disparités ne se limitent pas aux seuls États-Unis et que le monde entier est confronté à ce combat.

Si, en ce moment, nous luttons pour mettre fin au colonialisme interne qui interdit aux Noirs d'avoir accès au développement économique et les confine dans un ghetto de pauvreté, nous n'ignorons pas que cette lutte contre les forces de domination politique appartient à l'histoire de notre temps et concerne l'univers tout entier.

En privant un homme de son travail, on le prive de son humanité et c'est une forme encore plus générale de l'esclavage.

C'est pourquoi notre combat est un immense encouragement pour le reste du monde car il contribue à faire naître l'aurore d'un monde nouveau où tous, communistes, capitalistes, noirs, blanc, jaunes, catholiques, protestants, riches, pauvres pourront se respecter réciproquement et coexister dans la paix.

Ce jour viendra où l'on fera un soc de charrue avec les épées et où les nations ne se dresseront plus les unes contre les autres. Ce sera le jour où le lion et l'agneau pourront se tenir l'un près de l'autre sans s'effrayer l'un et l'autre.

Ce jour approche.

Vous me permettrez de dire en terminant, combien j'apprécie le soutien moral et financier que vous apportez au combat que nous menons. En le faisant, vous reconnaissez que toute menace contre la justice, quelque part dans le monde, est une menace partout dans le monde.

Assuré de votre aide et de votre prière, je me sens d'autant plus fort pour chanter avec vous : *We Shall Overcome*. Nous triompherons un jour".

(Traduction du Pasteur Paul Eberhard)

\* \* \*

**« *A time to break silence* » « Le temps de rompre le silence », discours du 4 avril 1967, église Riverside, New York.**

Me voici ce soir dans cette magnifique maison du culte parce que ma conscience ne me permet pas de faire autrement. Je me joins à votre réunion parce que j'approuve pleinement les objectifs et les travaux de l'organisation qui nous a rassemblés ici : celle des « Religieux et Laïcs préoccupés par la guerre du Vietnam ». La récente déclaration de votre comité exécutif exprime les sentiments de mon

propre cœur et je suis en complet accord avec le contenu de la première phrase : « Il vient un temps où le silence est trahison. » Ce temps est venu pour nous en ce qui concerne le Vietnam.

La vérité de ces paroles ne fait pas de doute mais la mission pour laquelle elle nous convoque est des plus difficiles. Même pressés par les exigences de la vérité intérieure, les hommes n'assument pas volontiers la tâche de s'opposer à leur gouvernement, surtout en temps de guerre. Et l'esprit humain ne s'attaque pas sans grande difficulté à toute l'apathie du conformisme qu'il trouve en lui-même comme dans le monde extérieur. Qui plus est, quand les problèmes posés semblent aussi déconcertants qu'ils le sont souvent dans cet épouvantable conflit, nous sommes toujours sur le point de nous laisser hypnotiser par l'incertitude ; mais il nous faut aller de l'avant.

Certains d'entre nous qui ont déjà commencé à rompre le silence de la nuit ont découvert que le besoin de parler est souvent un appel à la souffrance, mais il faut parler. Il nous faut parler avec toute l'humilité qui convient à l'étroitesse de notre vision, mais il nous faut parler. Et nous devons également nous réjouir, car pour sûr voici la première fois dans l'histoire de notre pays où un nombre important de ses chefs religieux ont choisi d'aller au-delà des prêches platement patriotiques pour se situer sur les hauteurs d'une ferme contestation fondée sur les impératifs de la conscience et l'interprétation de l'Histoire. Peut-être un nouvel esprit se manifeste-t-il parmi nous. Si tel est le cas, traçons sa voie avec soin et prions pour que notre être profond se laisse guider par lui car nous avons profondément besoin de trouver une voie nouvelle pour sortir des ténèbres qui semblent nous envelopper de si près.

Au cours des deux dernières années, alors que j'étais en train d'en finir avec mes silences et mes propres trahisons afin d'exprimer les tourments de mon cœur et demander un abandon radical de la politique de destruction au Vietnam, certaines personnes m'ont interrogé sur la sagesse de ma démarche. Au cœur de leurs préoccupations, une question s'est largement et bruyamment présentée : Pourquoi parlez-vous de la guerre, pasteur King ? Pourquoi joignez-vous votre voix à celles des contestataires ? La question de la paix et celle des droits civiques sont des choses séparées, disent-elles. Ne portez-vous pas préjudice à la cause de votre peuple ? demandent-elles. Et quand je les entends, bien que je comprenne souvent les raisons de leur souci, je me sens pourtant profondément attristé, car ces questions signifient que mes interlocuteurs ne connaissent vraiment ni ma personne, ni mes engagements, ni ma vocation. En vérité, leurs questions donnent à penser qu'ils ne connaissent pas le monde dans lequel ils vivent.

À la lumière de malentendus aussi tragiques, il est extrêmement important à mes yeux de chercher à établir clairement et, je l'espère, avec concision, pourquoi je crois que le chemin qui part de l'église baptiste de Dexter Avenue – l'église de Montgomery, en Alabama, où j'ai entamé mon ministère – mène manifestement au sanctuaire où je me trouve ici même ce soir.

Je suis monté ce soir à cette tribune pour adresser un plaidoyer passionné à mon pays bien-aimé. Je ne m'adresse pas à Hanoi ni au Front national de Libération. Je ne m'adresse pas à la Chine ou à la Russie.

Je n'essaie pas non plus d'ignorer l'ambiguïté de la situation dans son ensemble ni le besoin d'une solution collective à la tragédie du Vietnam. Je ne tenterai pas de faire passer le Nord-Vietnam ou le Front national de Libération pour des parangons de vertus, ni de négliger le rôle qu'ils peuvent jouer dans l'heureuse solution du problème. Bien que l'un et l'autre puissent avoir lieu de suspecter la bonne foi des États-Unis, la vie et l'Histoire nous apportent d'éloquents témoignages du fait que les conflits ne se résolvent jamais sans un échange confiant de concessions de part et d'autre.

Ce soir, pourtant, je ne veux m'adresser ni à Hanoi ni au FNL, mais plutôt à mes compatriotes américains à qui incombe, comme à moi, le rôle le plus important dans la conclusion d'un conflit dont le prix a été si lourd sur l'un et l'autre continent.

### *Conséquences de la guerre du Vietnam*

Comme je suis un prédicateur professionnel, il n'est pas étonnant, je suppose, que j'aie sept raisons importantes d'introduire la guerre du Vietnam dans le champ de mes préoccupations morales. Tout d'abord, il existe une relation évidente et presque naturelle entre la guerre au Vietnam et le combat que moi-même, avec quelques autres, avons livré en Amérique. Il y a quelques années, un éclair avait illuminé le cours de cette bataille. On put croire, pendant un moment, qu'il se trouvait une véritable promesse d'espoir pour les pauvres – Noirs et Blancs – dans les programmes relatifs à [la lutte contre] la pauvreté. Il y avait des expériences, des espérances, un nouveau départ. Puis vint l'intensification de la guerre au Vietnam et j'ai vu ces programmes démantelés, éviscérés, comme s'il s'agissait de quelque jouet politique désormais inutile pour une société à laquelle la guerre avait fait perdre la raison ; et j'ai su que l'Amérique n'investirait jamais les sommes ni l'énergie nécessaires au sauvetage de ses pauvres aussi longtemps que des aventures comme celle du Vietnam continueraient d'engloutir des hommes, des talents et des fonds, comme quelque bouche démoniaque à l'extrémité d'un tuyau d'aspiration. Aussi ai-je été, de plus en plus, conduit à considérer la guerre comme l'ennemie des pauvres et à l'attaquer comme telle.

Peut-être ai-je pris conscience de la réalité, sous son jour le plus tragique, quand il m'a paru clair que la guerre ne se contentait pas de ruiner les espoirs des pauvres chez nous. Elle envoyait leurs enfants, leurs frères, leurs maris, combattre et mourir dans une proportion extraordinairement élevée par rapport au reste de la population. Nous nous saisissions des jeunes Noirs qui avaient été handicapés par notre société pour les envoyer à treize mille kilomètres d'ici, sauvegarder dans le Sud-Est asiatique des libertés qu'ils n'avaient pas trouvées dans le sud-ouest de la Géorgie ni dans l'est de Harlem. Aussi nous a-t-il fallu, encore et encore, subir le cruel paradoxe de voir, sur nos écrans de télévision, des garçons noirs et blancs tuer et mourir ensemble pour un pays qui n'avait pas été capable de les faire asseoir ensemble dans les mêmes salles de classe. Aussi les avons-nous vus, unis par une brutale solidarité, brûler les huttes de pauvres villages, tout en sachant qu'ils ne vivraient jamais côte à côte dans les rues de Detroit. Je ne pouvais garder le silence devant une si cruelle manipulation des pauvres.

Ma troisième raison me fait pénétrer à un niveau de conscience plus profond car elle découle de mon expérience dans les ghettos du Nord au cours des trois dernières années – particulièrement les trois étés derniers. Lors de mes tournées parmi les jeunes hommes en colère, rejetés, désespérés, je leur ai dit que leurs problèmes ne seraient pas résolus à coups de fusils ou de cocktails Molotov. Je me suis efforcé de leur faire sentir ma plus profonde compassion tout en maintenant mes convictions, à savoir que les changements sociaux les plus significatifs sont ceux que l'on obtient par la non-violence. Mais, demandaient-ils – à juste titre -, qu'en est-il du Vietnam ? Notre pays n'utilise-t-il pas de la violence à doses massives pour résoudre ses problèmes et produire les changements qu'il souhaite ? Leurs questions avaient des implications chez nous et je savais que je ne pourrais jamais plus élever la voix contre le recours à la violence dans les ghettos sans avoir d'abord pris clairement position sur la plus grande source de violence dans le monde actuel – mon propre gouvernement. Au nom de ces garçons, au nom de ce gouvernement, au nom des centaines de milliers de personnes que fait trembler notre violence, je ne peux garder le silence.



À ceux qui demandent : « N'êtes-vous pas le chef d'un mouvement en faveur des droits civiques ? » et m'excluent par là même du mouvement pour la paix, je réponds ceci : en 1957, quand certains d'entre nous ont formé la Southern Christian Leadership Conférence (la Conférence des dirigeants chrétiens du Sud) nous avons choisi pour devise «Sauver l'âme de l'Amérique ». Nous étions convaincus que nous ne pouvions limiter nos vues à certains droits des Noirs ; il nous fallait au contraire afficher notre conviction que l'Amérique ne serait jamais libre ni sauvée tant que les descendants des esclaves ne seraient pas entièrement débarrassés des chaînes qu'ils portaient encore. Dans un certain sens, nous étions d'accord avec Langston Hughes, le barde noir de Harlem qui avait écrit naguère :

Ô, oui,  
Je le dis en clair,  
L'Amérique n'a jamais été l'Amérique pour moi, Et pourtant j'en fais le serment –  
L'Amérique sera !

Aujourd'hui une lumière incandescente nous montre que nul ne peut ignorer la guerre actuelle s'il se soucie de la vie et de l'intégrité de l'Amérique. Si l'âme de l'Amérique se trouve empoisonnée à mort, l'autopsie l'attribuera en partie au Vietnam. Cette âme ne pourra être sauvée aussi longtemps que l'Amérique détruira les espoirs les plus profonds des hommes dans le monde entier. Aussi, ceux d'entre nous qui sont déterminés à ce que l'Amérique soit sont-ils amenés à prendre le chemin de la contestation et de la protestation pour la santé même de notre pays.

Comme si le poids d'un tel engagement envers la vie et la santé de l'Amérique n'était pas suffisant, un autre fardeau de responsabilités a été placé sur mes épaules en 1964 ; je ne peux oublier qu'en recevant le prix Nobel de la Paix j'acceptais également une mission – celle de travailler plus dur que jamais à établir « la grande fraternité des hommes ». C'est un appel qui me place au-delà des allégeances nationales, mais même sans cela il m'aurait fallu vivre en accord avec le sens de mon engagement en tant que ministre du Christ. Pour moi, la relation qui existe entre mon ministère et la sauvegarde de la paix est si évidente que je m'émerveille parfois de voir certaines personnes me demander pourquoi je me prononce contre la guerre. Peuvent-elles ignorer que la Bonne Nouvelle a été adressée à tous les hommes – aux communistes comme aux capitalistes, à leurs enfants et aux nôtres, aux Noirs et aux Blancs, aux révolutionnaires et aux conservateurs ? Ont-elles oublié que mon ministère me place au service de celui qui a aimé ses ennemis au point qu'il est mort pour eux ? Si je suis son ministre fidèle, que puis-je dire aux « Vietcong » ou à Castro ou à Mao ? Dois-je les menacer de mort ou partager ma vie avec eux ?

Enfin, en cherchant à « dé-labyrinther » pour vous et pour moi-même la route qui conduit de Montgomery à l'endroit où nous sommes, j'en aurai dit assez si j'affirme simplement qu'il me faut être fidèle à une conviction : celle d'être appelé avec tous les hommes à me conduire en fils du Dieu vivant. Cette vocation de l'amour filial et fraternel se situe au-delà de l'appel de la race, de la nation ou de la religion. Et parce que le Père, j'en suis convaincu, se soucie profondément et spécialement de ses enfants endoloris, désemparés et rejetés, je suis venu ce soir parler pour eux.

Tels sont, à mes yeux, le privilège et la charge de tous ceux d'entre nous qui se tiennent pour liés par des allégeances et des loyautés plus vastes et plus profondes que celles du nationalisme, au-delà des objectifs et des attitudes que se donne à elle-même notre nation. Nous sommes appelés à parler pour les faibles, pour ceux qui sont sans voix, pour les victimes qui sont nos compatriotes et pour ceux que notre patrie appelle nos ennemis, car rien de ce qui vient d'une main d'homme ne peut faire que ces êtres humains soient autre chose que nos frères.

## *D'étranges libérateurs*

Quand je m'efforce de mesurer la folie que recèle la guerre du Vietnam, quand je m'interroge au-dedans de moi-même pour comprendre les événements et répondre à l'appel de la charité, ma pensée ne quitte pas ceux qui se trouvent sur cette lointaine péninsule. Non pas les soldats qui luttent dans un camp comme dans l'autre, ni les membres de la junte de Saigon, mais simplement les gens qui ont déjà subi, pendant près de trois décennies successives, la malédiction de la guerre. Je pense à eux également car il me paraît clair qu'il n'y aura pas de solution véritable dans ce pays sans que l'on fasse un effort pour les connaître et pour entendre leurs cris entrecoupés.

Ils doivent tenir les Américains pour d'étranges libérateurs. Les Vietnamiens ont proclamé leur propre indépendance en 1945, après avoir été occupés par les Français et les Japonais et avant la révolution communiste en Chine. Ils étaient conduits par Ho Chi Minh. Bien qu'ils aient cité la Déclaration d'Indépendance dans leur propre charte de libération, nous avons refusé de les reconnaître. Nous avons préféré soutenir la France dans la reconquête de son ancienne colonie.

Notre gouvernement estimait alors que le peuple vietnamien n'était pas « prêt » pour l'indépendance, et nous avons été victimes, une fois encore, de la mortelle arrogance occidentale qui a empoisonné depuis si longtemps l'atmosphère internationale. En prenant cette décision dramatique, nous tournions le dos à un gouvernement révolutionnaire qui revendiquait l'autodétermination, un gouvernement qui n'avait pas été mis en place par la Chine (pour laquelle les Vietnamiens n'ont pas une grande affection) mais par des forces manifestement indigènes, parmi lesquelles figuraient quelques communistes. Pour les paysans, ce nouveau gouvernement représentait la promesse d'une véritable réforme agraire qui était l'une des principales nécessités de leur vie. Pendant les neuf années qui ont suivi 1945, nous avons refusé au peuple du Vietnam le droit à l'indépendance. Pendant neuf ans nous avons vigoureusement soutenu les Français dans leurs efforts infructueux pour recoloniser le Vietnam.

Avant la fin de la guerre [française] d'Indochine, nous assumions 80 % des dépenses de guerre de la France. Même avant que les Français eurent été battus à Dien-Bien-Phu, ils avaient commencé à désespérer de cette entreprise irréfléchie, mais pas nous. Nous les avons encouragés à poursuivre la guerre en leur fournissant des moyens militaires et financiers énormes, alors même qu'ils avaient perdu la volonté d'aller plus avant. Bientôt nous allions payer en totalité le coût de leur tragique tentative de recolonisation.

Après la défaite des Français, il sembla que les accords de Genève allaient conduire à l'indépendance et à la réforme agraire. Mais ce furent les États-Unis qui firent irruption, bien décidés à empêcher Ho d'unifier la nation temporairement divisée ; et les paysans en furent réduits une fois de plus au rôle de spectateurs alors que nous soutenions l'un des dictateurs modernes les plus pervers – un homme que nous avons choisi : le Premier Ministre Diem. Les paysans attendirent en faisant le gros dos tandis que Diem mettait brutalement le holà à toute opposition, soutenait les extorsions des propriétaires fonciers et refusait la moindre discussion sur la réunification avec le Nord. Les paysans virent tout cela se produire sous les auspices et l'influence des États-Unis, puis grâce à un nombre croissant de soldats américains envoyés pour aider à mater l'insurrection engendrée par les méthodes de Diem. Quand Diem fut renversé, ils auraient pu s'en réjouir si une longue suite de dictateurs militaires ne s'étaient montrés incapables d'introduire de véritables changements, notamment quant à leur besoin de terre et de paix.

Le seul changement vint de l'Amérique quand nous élargîmes encore l'ampleur de notre intervention, pour soutenir des gouvernements particulièrement corrompus, ineptes et dépourvus de soutien populaire. Pendant tout ce temps, les Vietnamiens lisaient nos brochures et se voyaient promettre la paix et la démocratie – voire la réforme agraire. Aujourd'hui ils souffrent sous nos bombes et c'est nous qu'ils considèrent – non pas leurs frères vietnamiens – comme leur véritable ennemi. Ils se laissent emmener tristement et apathiquement quand nous les poussons comme des troupeaux hors des terres de leurs pères vers des camps de concentration qui ne satisfont que rarement aux besoins sociaux les plus élémentaires. Ils savent qu'ils doivent s'en aller ou périr sous nos bombes. Aussi s'en vont-ils, surtout les femmes, les enfants et les vieillards.

Ils nous voient empoisonner leurs eaux, détruire des millions d'hectares de leurs cultures. Ils doivent pleurer en voyant les bulldozers qui traversent en rugissant leurs terres avant de détruire leurs précieux arbres. Ils se retrouvent à l'hôpital où l'on soigne vingt blessés civils pour un « Vietcong » touché par la puissance de feu américaine. Nous avons peut-être déjà tué des millions d'entre eux, surtout parmi les enfants. Ils errent de par les villes et voient des milliers d'enfants sans foyer, sans vêtement, courir les rues en troupeaux comme des animaux. Ils voient les enfants traités de façon dégradante par nos soldats pendant qu'ils mendient leur nourriture. Ils voient des enfants vendre leurs sœurs à nos soldats et leur proposer leur mère.

Que pensent les paysans quand nous faisons alliance avec les grands propriétaires et refusons de mettre en œuvre nos nombreux discours sur la réforme agraire ? Que pensent-ils en nous voyant essayer sur eux nos armes les plus récentes, exactement comme les Allemands essayaient de nouveaux remèdes et de nouvelles formes de tortures dans les camps de concentration européens ? Où sont les racines de ce Vietnam indépendant que nous prétendons bâtir. Sont-elles parmi ces spectateurs muets ?

Nous avons détruit leurs deux institutions les plus chères : la famille et le village. Nous avons détruit leurs champs et leurs récoltes. Nous avons contribué à l'écrasement de la seule force politique révolutionnaire non communiste – l'Église bouddhiste unifiée. Nous avons soutenu les ennemis des paysans à Saigon. Nous avons corrompu leurs femmes et leurs enfants et tué leurs hommes. Quels libérateurs !

Il ne reste plus grand-chose sur quoi construire, si ce n'est l'amertume. Bientôt l'on ne pourra trouver de fondations matérielles solides que dans nos bases militaires et dans le béton des camps de concentration que nous appelons des villages fortifiés. Les paysans ont tout lieu de se demander avec étonnement si c'est bien là-dessus que nous envisageons de bâtir notre nouveau Vietnam. Pouvons-nous les blâmer de nourrir de telles pensées ? Il nous faut parler en leur nom et poser les questions qu'ils ne peuvent formuler. Ils sont, eux aussi, nos frères.

Peut-être la tâche la plus difficile mais non pas la moins nécessaire est-elle de parler pour ceux que l'on nous a désignés comme nos ennemis. Qu'en est-il du Front national de Libération, ce groupe étrangement anonyme que nous avons l'habitude d'appeler les VC ou les communistes ? Que doivent-ils penser de nous, Américains, quand ils comprennent que nous avons fermé les yeux sur la répression et les cruautés de Diem qui ont contribué à leur faire constituer leurs groupes de résistance dans le Sud ? Que pensent-ils de la façon dont nous avons absous la violence qui les a conduits à prendre les armes ? Comment peuvent-ils croire à notre sincérité quand nous parlons maintenant de « l'agression du Nord » comme si c'était l'essentiel dans cette guerre ? Comment peuvent-ils nous faire confiance quand nous leur reprochons de recourir à la violence après le règne meurtrier de Diem, quand nous leur reprochons de recourir à la violence alors que nous déversons

sur leur pays chacune de nos nouvelles armes de mort? Comment ne pas comprendre leurs sentiments même si nous n'absolvons pas leurs actes ? Comment ne pas voir que les hommes soutenus par nous les ont réduits à la violence ? Comment ne pas voir qu'à côté de nos plans de destruction informatisés tout ce qu'ils peuvent faire paraît simplement insignifiant ?

Comment nous jugent-ils quand nos dirigeants, sachant qu'ils ne comptent que 25 % de communistes dans leurs rangs, persistent à les amalgamer tous sous ce nom ? Que doivent-ils penser quand ils savent que nous sommes avertis du pouvoir qu'ils exercent sur des régions importantes du Vietnam mais que nous nous montrons disposés à laisser organiser des élections nationales dont ce gouvernement parallèle, hautement organisé, serait exclu ? Ils demandent comment nous pouvons parler d'élections libres quand la presse de Saigon est censurée et dominée par une junte militaire. Et ils ont certainement raison de se demander quelle sorte de nouveau gouvernement nous projetons de former sans eux – c'est-à-dire sans le seul parti qui soit réellement en contact avec les paysans. Ils s'interrogent sur nos objectifs politiques et nient toute réalité à un règlement de paix dont ils seraient exclus. Leurs questions sont redoutablement pertinentes. Notre nation envisage-t-elle de faire fond sur un nouveau mythe politique, une fois encore, pour l'étayer une fois encore par le pouvoir de la violence ?

C'est ici que la charité et la non-violence prennent leur véritable sens et toute leur valeur, en nous aidant à comprendre le point de vue de l'ennemi, à entendre ses questions, à savoir ce qu'il pense de nous. Car en empruntant ses vues, nous pouvons en vérité déceler les faiblesses inhérentes à notre position et, si nous sommes assez mûrs pour cela, tirer un enseignement et un profit des pensées de ce frère que nous appelons l'adversaire.

De même pour Hanoi. Dans le Nord où nos bombes martèlent aujourd'hui la terre et où nos mines rendent les eaux dangereuses, on nous considère avec une méfiance profonde et compréhensible. Parler au nom de Hanoi revient à traduire en termes occidentaux ce manque de confiance et tout particulièrement la suspicion que provoquent les intentions présentes de l'Amérique. C'est à Hanoi que se trouvent les hommes qui ont conduit le pays vers l'indépendance, contre les Japonais et les Français, les hommes qui ont demandé une place dans la communauté française et ont été trahis par la faiblesse de Paris comme par la détermination des militaires coloniaux. Ce sont eux qui ont mené un second combat, terriblement coûteux, contre la domination française et que l'on a convaincus de rendre les territoires qu'ils contrôlaient entre le treizième et le dix-septième parallèle, à titre de mesure temporaire, à Genève. Après 1954, ils nous ont vus conspirer avec Diem pour empêcher des élections qui auraient certainement porté Ho Chi Minh au pouvoir dans un Vietnam unifié et ils ont compris qu'ils avaient été trahis de nouveau. Quand nous leur demandons pourquoi ils ne s'empressent pas de négocier, il faut nous rappeler tout cela. Il doit être aussi clairement entendu que les dirigeants de Hanoi considèrent l'envoi de soldats américains pour soutenir le régime de Diem comme la première violation militaire des accords de Genève concernant les troupes étrangères ; et ils nous rappellent qu'ils n'ont pas commencé à expédier dans le Sud de grandes quantités d'hommes ou de matériel avant que les Américains n'y soient présents par dizaines de milliers.

Hanoi se rappelle comment nos dirigeants ont refusé de nous dire la vérité sur les premières ouvertures de paix nord-vietnamiennes, comment le Président a affirmé qu'il n'y en avait pas eu, alors qu'elles avaient été claires. Ho Chi Minh a vu l'Amérique parler de paix tout en renforçant son dispositif, et aujourd'hui il a sûrement entendu les rumeurs internationales de plus en plus fortes qui font état de plans américains pour une invasion du Nord. Il sait que les bombardements et les

minages auxquels nous nous livrons font partie des préparatifs stratégiques traditionnels d'une invasion. Peut-être son seul refuge est-il son sens de l'humour et de l'ironie lorsqu'il entend la plus puissante nation du monde l'accuser d'agression tout en laissant tomber des milliers de bombes sur un pays aussi faible que pauvre à treize mille kilomètres de ses propres rivages.

Parvenu à ce point de mon discours, je dois dire clairement que si je me suis efforcé, au cours de ces dernières minutes, de donner une voix à ceux qui n'en ont pas, au Vietnam, et de comprendre les arguments de ceux que nous appelons l'ennemi, je suis aussi profondément soucieux de nos soldats, là-bas, que de tout le reste. Car il me semble que ce à quoi nous les soumettons au Vietnam, ce n'est pas seulement le processus brutal, inhérent à toute guerre où des armées s'affrontent et cherchent à se détruire mutuellement. Nous ajoutons le cynisme à ce processus de mort, car il ne doit pas leur falloir bien longtemps pour apprendre qu'aucune des choses pour lesquelles nous prétendons nous battre ne se trouve vraiment en jeu là-bas. Il ne doit pas leur falloir bien longtemps pour apprendre que leur gouvernement les a envoyés participer à une guerre entre Vietnamiens, et les plus éclairés comprennent sûrement que nous sommes du côté des riches et des nantis, alors que nous créons un enfer pour les pauvres.

D'une façon ou d'une autre, il faut que cette folie cesse. Nous devons nous arrêter dès maintenant. Je parle en enfant de Dieu et en frère des pauvres qui souffrent au Vietnam. Je parle pour ceux dont la terre est dévastée, dont les foyers sont détruits, dont la culture est pervertie. Je parle pour les pauvres qui, en Amérique, paient doublement le prix de cette guerre ; chez eux leurs espoirs sont en miettes, et au Vietnam ils affrontent la mort et la corruption. Je parle en citoyen du monde, pour le monde qui demeure médusé en voyant la voie que nous avons choisie. Je parle en Américain aux dirigeants de ma propre nation. Nous avons pris, pour une grande part, l'initiative de cette guerre. Nous devons prendre l'initiative de l'arrêter.

Voici le message que nous font parvenir les grands dirigeants bouddhistes du Vietnam. Récemment, l'un d'eux a écrit ces mots : Chaque jour de guerre fait grandir la haine dans le cœur des Vietnamiens et dans les cœurs de ceux qu'inspire un instinct humanitaire. Les Américains contraignent même leurs amis à devenir leurs ennemis. Il est curieux que les Américains qui calculent si soigneusement les possibilités d'une victoire militaire ne comprennent pas qu'ils encourent dans cette affaire une profonde défaite politique et psychologique. L'image de l'Amérique ne sera jamais plus celle de la démocratie, de la liberté et de la révolution, mais celle du militarisme et de la violence.

Si nous poursuivons dans cette voie, il n'y aura plus de doute dans mon esprit ni dans l'esprit du monde sur le fait que nos intentions n'ont rien d'honorable au Vietnam. Il deviendra clair que la moindre de nos espérances est d'occuper le pays pour en faire une colonie américaine et il ne manquera pas de personnes pour penser que notre plus grand espoir est de pousser la Chine dans une guerre qui nous permettrait de bombarder ses installations nucléaires. Si nous ne mettons pas immédiatement fin à cette guerre contre le peuple vietnamien, le monde n'aura plus le choix ; il lui faudra considérer qu'il s'agit de quelque jeu horriblement grossier et meurtrier que nous avons décidé de jouer.

Le monde exige aujourd'hui de l'Amérique une maturité dont nous ne sommes peut-être pas capables. Il exige que nous admettions que nous avons eu tort depuis le début de notre aventure au Vietnam, que nous avons été néfastes à la vie du peuple vietnamien. La situation est telle qu'il nous faut être prêts à nous détourner complètement de notre attitude actuelle. Pour nous faire pardonner nos péchés et nos erreurs au Vietnam, nous devons prendre l'initiative de mettre un terme à cette

guerre tragique. Je voudrais suggérer cinq gestes concrets que notre gouvernement devrait faire immédiatement pour entamer le long et difficile processus qui nous permettra de nous sortir de ce conflit cauchemardesque :

1. Mettre fin à tous les bombardements sur le Nord et le Sud-Vietnam.
2. Proclamer un cessez-le-feu unilatéral dans l'espoir qu'une telle mesure créera un climat propice à une négociation.
3. Prendre immédiatement des mesures pour empêcher que d'autres pays se transforment en champs de bataille, c'est-à-dire réduire l'ampleur de notre présence militaire en Thaïlande et notre ingérence au Laos.
4. Accepter avec réalisme le fait que le Front national de Libération bénéficie d'un soutien important au Sud-Vietnam et doit par conséquent jouer un rôle dans toute négociation importante et dans tout gouvernement vietnamien futur.
5. Fixer une date à laquelle nous retirerons du Vietnam toutes les troupes étrangères conformément à l'accord de Genève de 1954.

Nous pouvons fort bien honorer une partie de nos engagements actuels en offrant l'asile politique à tout Vietnamien qui craindrait pour sa vie sous un nouveau régime dont le Front de Libération ferait partie. Ensuite, nous devons réparer autant que nous le pouvons les dommages que nous avons causés. Il nous faut fournir toute l'aide médicale requise – il en est grandement besoin – et même sur le territoire américain en cas de nécessité.

### *Protester contre la guerre*

En attendant, nous autres, églises et synagogues, devons poursuivre notre travail, tandis que nous pressons notre gouvernement de se libérer d'un engagement honteux. Nous devons continuer de faire entendre notre voix si notre nation persévère dans ses attitudes perverses au Vietnam. Nous devons être prêts à joindre le geste à la parole et explorer, dans un esprit inventif, toutes les formes de protestation possibles. Quand nous préparons des jeunes gens à faire leur service militaire, il nous faut clarifier à leurs yeux le rôle que joue notre nation au Vietnam et leur présenter la possibilité de l'objection de conscience. Je suis heureux de dire que telle est la solution choisie actuellement par plus de soixante-dix étudiants de ma propre université, Morehouse College, et que je la recommande à tous ceux qui trouvent déshonorant et injuste le rôle de l'Amérique au Vietnam. En outre, j'encouragerais tous les pasteurs en âge d'être mobilisés à renoncer à l'exemption à laquelle ils ont droit pour réclamer le statut d'objecteurs de conscience. Notre temps est celui des choix véritables et non des faux-fuyants. Nous sommes parvenus au moment où notre vie doit être mise en jeu si nous voulons que notre pays survive à sa propre folie. Tout homme de convictions humanitaires doit décider de la forme de protestation qui convient le mieux à ses convictions, mais nous devons tous protester.

La tentation serait séduisante de nous en tenir là et de renvoyer chacun à ce qui, dans certains milieux, est devenu une croisade populaire contre la guerre du Vietnam. Je dis que nous devons entrer dans l'arène, mais je voudrais aller plus loin et ajouter quelque chose de plus troublant encore. La guerre du Vietnam n'est que le symptôme d'une maladie beaucoup plus profonde de l'esprit américain. Et si nous voulons ignorer cette réalité dégrisante nous nous retrouverons

toujours en train d'organiser des comités de religieux et de laïcs inquiets, jusqu'à la prochaine génération. Ils s'inquiéteront pour la Thaïlande et le Cambodge. Ils s'inquiéteront pour le Mozambique et l'Afrique du Sud. Nous organiserons des défilés et des manifestations pour ces raisons et des douzaines d'autres et assisterons à des meetings à perpétuité tant que ne se produira pas un changement profond dans la vie et la politique américaines. De telles considérations nous entraînent bien au-delà du Vietnam mais non point au-delà de ce qui est exigé des fils du Dieu vivant.

En 1957, un fonctionnaire américain d'outre-mer, doté d'une grande sensibilité, déclarait que notre pays lui semblait se trouver du mauvais côté d'une révolution mondiale. Au cours de ces dix dernières années, nous avons vu prendre forme un certain modèle réducteur qui justifie désormais la présence de « conseillers » militaires américains au Venezuela. Ce besoin de maintenir une stabilité sociale favorable à nos investissements rend compte de l'action contre-révolutionnaire des forces américaines au Guatemala. Il explique pourquoi les hélicoptères américains sont utilisés contre les guérilleros en Colombie et pourquoi le napalm et les bérets verts américains sont déjà entrés en action contre les rebelles au Pérou. Quand nous avons de telles activités en mémoire, certaines paroles de feu John F. Kennedy reviennent nous hanter : « Ceux qui rendent impossibles les révolutions pacifiques rendront inévitables les révolutions violentes. »

De plus en plus, par choix ou par accident, notre nation assume ce rôle – le rôle de ceux qui rendent les révolutions pacifiques impossibles par leur refus de renoncer aux privilèges et aux plaisirs que nous procurent les immenses profits issus de nos investissements d'outre-mer.

Je suis convaincu que, s'il nous faut regagner le bon côté de la révolution mondiale, nous devons en tant que nation entreprendre un renversement radical et révolutionnaire de nos valeurs. Nous devons rapidement passer d'une société « orientée vers les choses » à une société « orientée vers les personnes ». Quand les machines et les ordinateurs, les mobiles lucratifs et les droits de propriété sont tenus pour plus importants que les êtres humains, ce triplet géant que forment le racisme, le matérialisme et le militarisme ne peut être mis au pas.

Un véritable renversement révolutionnaire de nos valeurs nous amènera bien vite à remettre en question l'équité et la justice de bien des aspects de notre politique passée et présente. Si nous sommes appelés à jouer les Bons Samaritains sur le bord du chemin de la vie, ce ne peut être là qu'un début. Un jour, nous serons appelés à voir que c'est toute la chaussée de Jéricho qui a besoin d'être refaite pour que les hommes et les femmes qui y passent ne soient pas constamment attaqués et dépouillés au cours de leur voyage sur la grand-route de la vie. La véritable charité ne consiste pas seulement à jeter une piécette à un mendiant: elle n'est ni superficielle ni laissée au hasard. Elle conduit à penser qu'un édifice social qui produit des mendiants a besoin d'être remodelé. Une véritable révolution dans le domaine des valeurs nous fera bientôt sentir mal à l'aise devant le spectacle éclatant que forme le contraste entre la pauvreté et la richesse. Avec une légitime indignation nous regarderons au-delà des mers et verrons les capitales du monde occidental investir de grandes sommes d'argent en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud, avec le seul but d'en tirer profit sans se soucier du progrès social de ces pays et nous dirons: «Cela n'est pas juste. » Nous contemplerons notre alliance avec les grands propriétaires fonciers en Amérique latine et nous dirons : « Cela n'est pas juste. » L'arrogance de l'Occident qui croit avoir tout à enseigner aux autres et rien à apprendre d'eux n'est pas juste. Une véritable révolution des valeurs portera la main sur l'ordre mondial et dira de la guerre: «Cette façon de trancher les différends n'est pas juste.» Brûler des êtres humains au napalm, peupler d'orphelins et de veuves les foyers de notre pays, injecter les drogues empoisonnées de la haine dans les veines de gens naguère pleins d'humanité,

renvoyer dans leurs foyers des invalides et des malades mentaux qui ont perdu la santé du corps et de l'esprit sur de sombres et sanglants champs de bataille, voilà qui n'est guère compatible avec la sagesse, la justice et l'amour. Une nation qui continue, au fil des ans, à dépenser davantage pour sa défense militaire que pour le progrès social approche de sa mort spirituelle.

L'Amérique, la plus riche et la plus puissante nation du monde, peut fort bien ouvrir la voie à cette révolution des valeurs. Rien, si ce n'est une tragique volonté de mort, ne nous interdit de remettre de l'ordre dans nos priorités pour que la recherche de la paix prenne le pas sur la poursuite de la guerre. Rien ne nous empêche de remodeler un statu quo récalcitrant avec nos mains meurtries jusqu'à le façonner en forme de fraternité.

Cette sorte de révolution positive des valeurs est notre meilleur moyen de défense contre le communisme. La guerre n'est pas une solution. Le communisme ne sera jamais vaincu par le recours aux bombes atomiques ou aux armes nucléaires. Ne nous joignons pas à ceux qui hurlent à la guerre et qui, sous l'effet de passions dévoyées, poussent les États-Unis à quitter l'Organisation des Nations Unies. Nous vivons en des jours qui exigent une sage prudence, et un calme usage de la raison. Nous ne devons pas traiter de communiste ni de munichois quiconque conseille de donner à la Chine rouge un siège à l'ONU, ou reconnaît que la haine et l'hystérie n'apportent pas de réponses définitives aux problèmes de notre époque turbulente. Nous ne devons pas nous engager dans un anticommunisme négatif, mais plutôt dans une action positive pour la démocratie, et comprendre que notre meilleur moyen de défense contre le communisme est de monter une offensive en faveur de la justice. Nous devons, par une action positive, chercher à éliminer la pauvreté, l'insécurité et l'injustice qui constituent le terreau fertile sur lequel les semences du communisme croissent et se développent.

### *L'importance des êtres humains*

Nous vivons en des temps révolutionnaires. Tout autour du globe, des hommes se révoltent contre les vieux systèmes d'exploitation et d'oppression ; dans le sein d'un monde fragile, de nouveaux systèmes d'égalité et de justice prennent vie. Les va-nu-pieds, les sans- chemise se dressent sur la terre comme jamais auparavant. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière » (Esaïe 9, 1). Nous autres, Occidentaux, devons soutenir ces révolutions. Il est bien triste de voir qu'en raison de leur attachement à leur confort, de leur complaisance, d'une peur morbide du communisme et de notre aptitude à nous adapter à l'injustice, les nations occidentales, à qui l'on doit en si grande partie l'esprit révolutionnaire du monde moderne, sont devenues désormais archi-antirévolutionnaires. C'est ce qui a conduit bien des hommes à penser que le marxisme détient le monopole de l'esprit révolutionnaire. Aussi l'existence du communisme est-elle une condamnation portée contre notre échec, l'échec de ceux qui n'ont pas su donner une réalité à la démocratie et une suite logique aux révolutions que nous avons mises en train. Notre seul espoir réside aujourd'hui dans notre aptitude à ressaisir l'esprit révolutionnaire et à nous jeter dans l'arène d'un monde parfois hostile, pour déclarer une guerre éternelle à la pauvreté, au racisme et au militarisme. Avec toute la puissance d'un tel engagement, défiions audacieusement le statu quo et les injustices consacrées, et accélérons la venue du jour où « tout vallon sera relevé, toute montagne et toute colline seront rabaissées, tout éperon deviendra une plaine et tout mamelon, une trouée » (Ésaïe 10, 4).

Une authentique révolution des valeurs signifie en dernière analyse que nos allégeances doivent devenir œcuméniques et non plus sectorielles. Chaque nation doit désormais se sentir liée par-



dessus tout à l'ensemble du genre humain pour préserver ce qu'elle a de meilleur dans sa société individuelle.

Cet appel à une fraternité mondiale qui élève les soucis locaux au-delà de la tribu, de la race, de la classe, de la nation, est en réalité un appel à un amour inconditionnel et global envers tous les hommes. Ce concept si souvent mal compris et mal interprété – si vite récusé par les Nietzsche du monde entier comme l'arme des lâches et des faibles – est maintenant devenu la condition absolue de la survie de l'humanité. Quand j'évoque l'amour, je ne parle pas d'une réaction de faiblesse et de sentimentalité. Je parle de cette force que toutes les grandes religions ont considérée comme le principe suprême et unificateur de la vie. L'amour est en quelque sorte la clé d'une porte qui s'ouvre sur l'ultime réalité. Cette foi (hindouiste, musulmane, chrétienne, juive, bouddhiste) en une ultime réalité se trouve magnifiquement résumée dans la première épître de saint Jean : « Aimons-nous les uns les autres ; car l'amour vient de Dieu et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu. Qui n'aime pas n'a pas découvert Dieu puisque Dieu est amour. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour en nous est accompli. »

Espérons que cet esprit deviendra notre consigne. Nous ne pouvons nous permettre plus longtemps d'adorer le dieu de la haine ni de nous incliner devant l'autel du talion. Les turbulences des océans de l'histoire sont l'œuvre des vagues éternellement renaissantes de la haine. L'histoire est pleine du naufrage des nations et des individus qui ont suivi les voies suicidaires de la haine. Comme l'a dit Arnold Toynbee : « L'amour est l'ultime force qui nous permet de choisir le Salut, avec la vie et le bien, plutôt que la Damnation, avec la mort et le mal. Aussi le premier espoir que nous mentionnerons dans notre inventaire est que l'amour aura le dernier mot. »

Nous sommes maintenant placés devant le fait que demain a commencé dès aujourd'hui. Nous sommes confrontés à la sauvage urgence du présent. Dans le déroulement énigmatique de l'Histoire existe toujours le risque d'agir trop tard. La temporisation continue de nous voler du temps. La vie nous abandonne souvent nus, dépouillés, accablés, après que nous avons manqué de saisir notre dernière chance. « Le flux des affaires humaines » suppose un reflux. Nous pouvons supplier désespérément le temps de suspendre son vol, il est sourd à nos prières et poursuit sa course. Sur les squelettes blanchis et les vestiges épars de maintes civilisations, sont écrits ces mots pathétiques : « Trop tard. » Il existe un livre invisible de la vie où sont consignés fidèlement les effets de notre vigilance ou de notre négligence. « Le doigt qui écrit, après avoir écrit tourne la page... » Nous avons encore le choix aujourd'hui : coexistence non violente ou co-anéantissement violent.

Il faut dépasser le stade de l'indécision et agir. Nous devons trouver de nouvelles façons de parler de paix au Vietnam et de justice dans l'ensemble du monde en développement – un monde qui finit à nos portes. Si nous n'agissons pas, nous serons sûrement traînés honteusement le long des sombres corridors du temps, comme tous ceux qui possèdent la puissance sans la charité, le pouvoir sans la morale, la force sans le soupir.

Et maintenant, mettons-nous à l'ouvrage. Maintenant, engageons-nous une fois encore dans le long, l'amer, le magnifique combat pour la naissance d'un nouveau monde. Tel est l'appel lancé aux fils de Dieu ; nos frères attendent anxieusement notre réponse. Alléguerons-nous que les risques sont trop grands ? Leur dirons-nous que la lutte est trop dure ? Notre message sera-t-il que les forces conjuguées du mode de vie américain militent contre leur accession à une pleine humanité, à notre vif regret ? Ou leur ferons-nous parvenir un tout autre message, un message d'impatience, d'espoir, de solidarité avec leurs maux, d'engagement au service de leur cause, quel qu'en soit le prix ? Le

choix dépend de nous ; et bien que nous eussions préféré autre chose, nous devons choisir en ce moment crucial de l'histoire de l'humanité.

Comme un noble barde d'hier, James Russell Lowell (1819-1891) l'a dit éloquemment :

Pour chaque homme et chaque nation  
Vient le moment de prendre parti  
Dans la lutte entre vérité et mensonge  
Pour le bon ou le mauvais côté ;  
Toute grande cause nouvelle comme un messie de Dieu Nous offre l'occasion de faner ou fleurir. Et  
le choix éternellement se répète Entre ces ténèbres et cette lumière. Bien que la cause du mal  
fleurisse La vérité conserve sa vigueur

Même si son lot est l'échafaud  
Et si le mal règne sur le trône  
Cet échafaud exalte l'avenir  
Et derrière l'obscurité de l'inconnu Dieu veille dans l'ombre sur les siens.

\* \* \*

**« *Where Do We Go from Here?* », « Et maintenant, où allons-nous ? », discours prononcé  
le 16 août 1967 à Atlanta, devant les représentants de la SCLC**

Pour répondre à la question « Et maintenant, où allons-nous ? » qui constitue le sujet de notre réunion, il nous faut honnêtement faire le point pour savoir où nous sommes. Lors de la rédaction de la Constitution des États-Unis, une étrange formule, en matière d'imposition et de représentation, considérait un Noir comme 60% d'une personne. Aujourd'hui, une autre formule non moins curieuse semble l'évaluer à 50 % d'une personne. Des bonnes choses de la vie, le Noir a approximativement la moitié de la part d'un Blanc. Des mauvaises choses de la vie, il en a deux fois plus qu'un Blanc. La moitié des Noirs vivent dans des logements dont la qualité est au-dessous de la moyenne. Et le revenu des Noirs équivaut à la moitié de celui des Blancs. Quant aux aspects négatifs de l'existence, les Noirs en ont double ration. Il y a parmi eux deux fois plus de chômeurs et, proportionnellement à leur importance dans la population, on compte deux fois plus de Noirs que de Blancs tués au Vietnam.

En d'autres domaines, les chiffres sont tout aussi alarmants. Dans les écoles élémentaires, les Noirs ont de un à trois ans de retard sur les Blancs, et leurs écoles soumises à la ségrégation reçoivent beaucoup moins d'argent par élève que celles des Blancs. Proportionnellement, il y a vingt fois moins de Noirs que de Blancs dans les collèges de l'enseignement supérieur. Parmi les Noirs qui travaillent, 75 % occupent des emplois mineurs.

C'est là que nous en sommes. Et maintenant, où allons-nous? Tout d'abord, il nous faut massivement manifester notre dignité et notre valeur. Nous devons nous dresser au milieu d'un système qui nous opprime encore, pour mettre en place une échelle de valeurs grandiose et

inattaquable. Nous ne devons plus avoir honte d'être noirs. Ce n'est pas une tâche aisée que d'éveiller le sentiment d'appartenir à la grande famille des hommes chez un peuple à qui l'on a enseigné depuis des siècles qu'il n'était rien.

Même le vocabulaire concourt à faire en sorte que la couleur noire évoque la laideur et la dégradation. Dans le Thesaurus de Roget, on trouve cent vingt synonymes du mot « noirceur » et soixante d'entre eux, au moins, sont péjoratifs, par exemple : saleté, souillure, tristesse, méchanceté, perfidie. Il y a cent trente-quatre synonymes du mot « blancheur » et tous sont flatteurs, comme pureté, propreté, chasteté, innocence. Un mensonge blanc vaut mieux qu'un noir mensonge. Le membre le plus dégénéré d'une famille est son « mouton noir ». Ossie Davis a suggéré qu'il faudrait peut-être remettre la langue anglaise sur le métier pour que les professeurs ne soient pas forcés d'enseigner à un enfant noir soixante raisons de se mépriser et de perpétuer ainsi son fallacieux sentiment d'infériorité, tout en inculquant à l'enfant blanc cent trente-quatre raisons de se rendre à lui-même un culte qui perpétue son sentiment fallacieux de supériorité.

La tendance à ignorer la contribution du Noir à la vie américaine, la tendance à le priver de sa qualité de personne, sont aussi vieilles que les premiers livres d'Histoire et aussi récentes que le journal de ce matin. Pour déjouer cet homicide culturel, le Noir doit se dresser pour affirmer son appartenance olympienne à l'humanité. Tout mouvement en faveur de la liberté des Noirs qui néglige cette nécessité ne peut que se faire enterrer. Aussi longtemps que l'esprit est réduit en esclavage, le corps ne peut être libre. La liberté psychologique, un ferme sentiment d'estime de soi, sont les armes les plus puissantes des Noirs contre la longue nuit de l'esclavage physique. Lincoln peut bien proclamer l'émancipation, Johnson promulguer une loi sur les droits civiques, ils ne peuvent nous accorder totalement une liberté de cette sorte. Le Noir ne sera libre que s'il atteint les profondeurs les plus internes de son être propre et signe sa propre proclamation d'émancipation avec, en guise de plume et d'encre, la revendication de sa part d'humanité. Et dans un esprit d'aspiration véritable à sa propre estime, le Noir doit secouer les entraves de son auto-abaissement pour se dire à lui-même et affirmer à la face du monde : « Je suis quelqu'un. Je suis une personne. Je suis un homme pourvu de dignité et d'honneur. J'ai derrière moi une Histoire noble et riche. Combien de douleur et d'exploitation alourdissent cette Histoire ! Oui, j'ai été esclave à travers mes ancêtres et je n'en ressens point de honte. J'ai honte pour les pécheurs qui sont allés jusqu'à me réduire en esclavage. » Oui nous devons nous dresser et dire : « Je suis noir et je suis beau », et cette affirmation de soi, c'est ce dont le Noir a besoin, en raison des crimes commis contre lui par l'homme blanc.

Une autre épreuve qui nous attend consiste à découvrir comment tirer parti de notre force dans les domaines économique et politique. Nul ne peut nier que le Noir a bien besoin d'un pouvoir légitime de cette sorte. En effet, l'un des grands problèmes auquel le Noir doit faire face est son manque de pouvoir. Des vieilles plantations du Sud aux nouveaux ghettos du Nord, le Noir s'est trouvé réduit à vivre sans voix et sans force. Dépouillé du droit de prendre les décisions qui concernaient sa vie et son destin, il a été soumis aux décisions autoritaires et parfois capricieuses des instances du pouvoir blanc. Les plantations et les ghettos ont été créés par ceux qui détenaient le pouvoir de parquer ceux qui ne possédaient pas le pouvoir et de perpétuer ainsi leur impuissance. Le problème de la transformation du ghetto est donc un problème de pouvoir – il s'agit d'affronter les forces au pouvoir qui cherchent à maintenir le statu quo, et de les combattre avec toute la puissance des forces qui exigent le changement. Or, le pouvoir dûment compris n'est que la capacité de réaliser ce que l'on se propose de faire. C'est la force requise pour amener le changement social, politique et économique. Walter Reuther a proposé, un jour, cette définition : « Le pouvoir est la capacité d'un

syndicat, tel que celui de l'automobile, de contraindre la General Motors, la plus puissante entreprise du monde, à dire "oui" quand elle voulait dire "non". Voilà ce qu'est le pouvoir. »

Nombre d'entre nous sont des prédicateurs et nous avons tous nos convictions et nos problèmes moraux, qui soulèvent souvent la question du pouvoir. Il n'y a rien de mal dans le pouvoir si l'on en use correctement. Voyez-vous, ce qui s'est produit, c'est que certains de nos philosophes ont dévié de leur route. Et l'un des grands problèmes de l'Histoire est que les notions d'amour et de pouvoir ont été habituellement présentées comme des contraires – des pôles opposés – de sorte que l'amour est assimilé à la soumission au pouvoir, et le pouvoir à la négation de l'amour.

C'est cette erreur d'interprétation qui conduit Nietzsche, théoricien de la volonté de puissance, à rejeter la conception chrétienne de l'amour. La même erreur a incité des théologiens chrétiens à rejeter la philosophie nietzschéenne de la volonté de puissance au nom de la notion d'amour chrétien. Il nous faut bien comprendre de quoi il retourne. Ce qu'il faut, c'est comprendre que le pouvoir sans l'amour est abusif et dénué de scrupules ; de même que l'amour sans le pouvoir est sentimental et anémique. Le pouvoir, sous son meilleur jour, c'est l'amour répondant aux demandes de la justice ; et la justice sous son meilleur jour, c'est le pouvoir écartant tout ce qui s'oppose à l'amour. Et c'est cela qu'il nous faut bien voir au cours de notre marche en avant. Or il s'est produit que la confusion et le mal se sont répandus dans notre pays, ce qui a conduit les Noirs à vouloir atteindre leurs objectifs en s'assurant un pouvoir dénué d'amour et de conscience.

C'est ce qui conduit aujourd'hui quelques extrémistes à demander pour les Noirs cette même puissance destructrice et sans conscience qu'ils ont justement abhorrée chez les Blancs. C'est précisément ce heurt entre un pouvoir immoral et une moralité dénuée de pouvoir qui constitue la crise majeure de notre temps.

Il nous faut mettre sur pied un programme qui conduira notre pays à instaurer le principe du revenu annuel garanti. Au début de notre siècle cette proposition aurait été accueillie par des sarcasmes et accusée de détruire l'esprit d'initiative et de responsabilité. En ce temps-là, la situation économique de chacun était considérée comme la mesure des capacités et du talent personnels. Selon les façons de penser alors en usage, le manque de biens matériels indiquait une absence d'ardeur au travail et de fibre morale. Nous avons beaucoup évolué dans notre façon de comprendre les motivations de l'homme et le fonctionnement aveugle de notre système économique. Nous comprenons désormais que les secousses enregistrées par notre marché économique, jointes à la pratique de la discrimination, contraignent des individus à une oisiveté forcée et les vouent à un chômage constant ou fréquent contre leur volonté. Les pauvres sont aujourd'hui moins souvent écartés de nos préoccupations, du moins je l'espère, sous prétexte qu'ils sont inférieurs ou incompetents. Nous savons également que le développement et l'expansion économiques, pour dynamiques qu'ils soient, n'éliminent pas entièrement la pauvreté. L'existence de ce problème indique que notre attention doit porter sur deux aspects de la question à la fois. Il nous faut créer le plein emploi ou générer des revenus. Tous les individus doivent pouvoir faire acte de consommateurs d'une façon ou de l'autre. Après les avoir placés dans cette situation, nous devons veiller à ce que le potentiel de la personne ne soit pas gaspillé. De nouvelles formes de travail qui développent la bonne volonté dans les rapports au sein de la société doivent être imaginées pour ceux qui ne trouvent pas

d'emplois traditionnels disponibles. En 1879, Henry George avait prévu cette situation quand il exposait ses idées dans *Progress and Poverty*<sup>1</sup>.

Or, le travail qui améliore la condition humaine, le travail qui étend les connaissances et accroît la puissance de l'homme, le travail qui enrichit la littérature et élève la pensée, n'obéit pas au besoin de gagner de quoi vivre. Ce n'est pas un travail d'esclaves, de forçats contraints par un garde-chiourme ou de bêtes poussées par une nécessité animale. C'est un travail d'hommes qui ont trouvé en quelque sorte une forme d'activité capable de leur apporter une sécurité en soi et une situation sociale d'où le besoin est éliminé. Le nombre des occupations de ce genre peut être énormément développé et nous allons vraisemblablement découvrir que la solution du problème du logement et de l'éducation, au lieu de précéder l'élimination de la pauvreté, sera elle-même facilitée si la pauvreté est d'abord abolie. Les indigents transformés en consommateurs feront beaucoup pour freiner la détérioration de l'habitat. Les Noirs qui sont doublement affectés pèseront d'un poids plus grand dans la lutte contre la discrimination quand ils disposeront d'une arme supplémentaire, à savoir de ressources financières.

Au-delà de ces avantages, l'établissement généralisé de la sécurité économique engendrera inévitablement une foule de changements psychologiques positifs. La dignité de l'individu s'épanouira quand les décisions qui concernent son existence se trouveront entre ses propres mains, quand il aura le moyen de chercher à se perfectionner lui-même. Les conflits personnels entre mari et femme, entre mères et enfants, diminueront quand la valeur de chacun ne sera plus jaugée à la mesure infidèle du dollar.

Voilà ce que peut faire dès à présent notre pays. John Kenneth Galbraith a déclaré qu'il en coûterait vingt milliards de dollars par an pour garantir à tous un revenu annuel minimum. Et je viens vous dire aujourd'hui que si notre nation peut dépenser trente-cinq milliards de dollars par an pour livrer une guerre injuste et mauvaise au Vietnam, et vingt milliards de dollars pour envoyer un homme sur la Lune, elle peut dépenser des milliards de dollars pour remettre sur pied les enfants du Bon Dieu, ici même, sur notre Terre.

Permettez-moi de vous dire brièvement que nous devons réaffirmer notre adhésion au principe de la non-violence. Je veux le souligner. La futilité de la violence dans la lutte pour la justice raciale s'est tragiquement manifestée au cours de toutes les émeutes récentes des Noirs. Hier j'ai tenté d'analyser ces émeutes et d'en discerner les causes. Aujourd'hui je veux prendre le problème à l'envers. Il y a certainement quelque chose de douloureusement triste dans une émeute. Vous y voyez des jeunes hurlant et des adultes en colère qui se battent sans espoir et sans but alors que toutes les chances sont contre eux. Et au plus profond de vous-même vous décelez dans leur comportement un désir d'autodestruction, une sorte de volonté suicidaire.

À l'occasion, les Noirs prétendent que les émeutes de Watts en 1965, comme celles de diverses autres villes, étaient autant d'actions efficaces en faveur des droits civiques. Mais ceux qui soutiennent ces vues finissent toujours par bafouiller quand on leur demande quels gains concrets en sont résultés. Au mieux, les émeutes ont valu quelques subsides supplémentaires aux programmes de lutte contre la pauvreté, octroyés par les fonctionnaires d'un gouvernement effrayé, et quelques

---

<sup>1</sup> Henry George (1839-1897). Son livre le plus important, *Progress and Poverty* (1879), a eu une influence considérable. Il y développe l'idée que la terre appartient à tout le monde, alors qu'en fait les producteurs ne travaillent que pour le bénéfice du propriétaire foncier pour lequel la plus-value croît sans cesse. Le remède à cette injustice résiderait dans l'institution d'un impôt unique sur la plus-value foncière (*single-tax*). Cf. Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse en 10 vol., 1983.

fontaines publiques pour rafraîchir les enfants des ghettos. C'est comme si l'on se préoccupait d'améliorer la nourriture dans les prisons, sans se soucier de la libération future des prisonniers soigneusement enfermés derrière des barreaux. Nulle part, les émeutes n'ont permis d'obtenir des améliorations concrètes, comme celles que nous ont vues les manifestations revendicatives dûment organisées. Quand on tente de faire dire aux partisans de la violence quelles seraient les actions efficaces à entreprendre, leurs réponses sont carrément illogiques. Ils parlent parfois de se lancer dans la guérilla pour renverser les autorités locales racistes. Ils ne voient pas qu'aucune révolution intérieure n'a jamais réussi à renverser un gouvernement par la violence si celui-ci n'a pas perdu au préalable la confiance et la maîtrise effective de ses forces armées. N'importe quel être doué de bon sens sait que cela ne se produira pas aux États-Unis. En cas de violences raciales, le pouvoir en place peut faire appel à la police locale, aux troupes des États, à la Garde nationale et finalement à l'armée ; or, dans toutes ces institutions les Blancs détiennent la prédominance. Qui plus est, il n'est guère de révolution violente qui ait connu le succès sans que la minorité agissante ait bénéficié de la sympathie et de l'appui de la majorité passive. Castro n'avait peut-être avec lui dans le maquis que quelques combattants cubains, mais il n'aurait jamais renversé le régime de Batista s'il n'avait eu la sympathie de la vaste majorité du peuple .

Il est parfaitement clair qu'une révolution violente des Noirs américains n'obtiendrait ni le soutien ni la sympathie de la population blanche et ne bénéficierait guère d'appui parmi la majorité des Noirs eux-mêmes. L'heure n'est pas aux illusions romantiques ni à de creux débats philosophiques sur la liberté. Elle est à l'action. Ce qu'il nous faut, c'est une stratégie qui nous permette d'obtenir le changement, un programme tactique qui permette de ramener le Noir dans le courant principal de la vie américaine le plus vite possible. Jusqu'à présent, seul le mouvement non violent nous en a offert la possibilité. Si nous ne reconnaissons pas ce fait, nous nous retrouverons avec des solutions qui ne résolvent rien, des réponses qui ne répondent à rien, des explications qui n'expliquent rien.

C'est pourquoi, je vous le répète aujourd'hui, je continue de m'en tenir à la non-violence. Et je suis encore convaincu que c'est l'arme la plus puissante dont puisse disposer le Noir dans sa lutte pour la justice dans notre pays.

D'un autre côté, je me soucie également de rendre le monde meilleur. Je suis soucieux de justice. Je suis soucieux de fraternité. Je suis soucieux de vérité. Et qui se soucie de ces choses ne peut jamais prôner la violence. Car par la violence vous pouvez mettre à mort un meurtrier, vous ne pouvez tuer le meurtre. Par la violence, vous pouvez mettre à mort un menteur, vous ne pouvez établir la vérité. Par la violence, vous pouvez mettre à mort celui qui professe la haine, vous ne pouvez en finir avec la haine. Les ténèbres ne peuvent venir à bout des ténèbres. Seule le peut la lumière.

Et je vous le dis, j'ai également décidé de rester fidèle au principe d'amour. Car je sais que l'amour est la seule réponse aux problèmes de l'humanité. Et je vais me mettre à en parler partout où j'irai.

Je sais qu'il n'est pas bien porté d'en parler dans certains milieux aujourd'hui. Je n'entends pas évoquer quelque engouement émotionnel quand je parle de l'amour ; je parle d'un amour fort et exigeant. J'ai vu trop de haine. J'ai vu trop de haine sur le visage de shérifs sudistes. J'ai vu de la haine sur les visages de trop nombreux membres du Ku Klux Klan et du White Citizen Council (Conseil des citoyens blancs) dans le Sud pour avoir envie de haïr moi-même ; car chaque fois que je vois cela, je sais que leur expression et leur personnalité en sont affectées et je me dis à moi-même que la haine est un trop lourd fardeau à porter. J'ai décidé d'aimer. Si vous cherchez le souverain bien, je pense que vous pouvez le trouver grâce à l'amour. Et le plus beau, c'est que nous

luttons ainsi contre le mal, car Jean avait raison : Dieu est amour. Celui qui hait ne connaît pas Dieu, mais celui qui aime possède la clef qui ouvre la porte au sentiment de l'ultime réalité.

Au moment où nous nous demandons : « Et maintenant où allons-nous ? », je veux vous dire avant de conclure qu'il nous faut envisager honnêtement une question : notre mouvement doit se demander à lui-même comment restructurer toute la société américaine. Il y a quarante millions de pauvres chez nous. Et un jour il nous faudra poser la question : « Pourquoi y a-t-il quarante millions de pauvres en Amérique ? » Et quand vous commencez à poser cette question, vous vous interrogez sur le système économique, sur une plus vaste distribution de la richesse. Quand vous posez la question, vous commencez à mettre en doute l'économie capitaliste. Et je suis tout bonnement en train de vous dire que, de plus en plus, nous devons commencer à mettre en question l'ensemble de la société. Des mendiants découragés nous appellent à l'aide sur le marché de la vie. Mais un jour nous devons en venir à considérer qu'un système qui produit des mendiants a besoin d'être remis sur le métier. Cela signifie que des questions ont besoin d'être posées. Voyez-vous, mes amis, quand vous abordez ce domaine, vous commencez à poser la question : « À qui appartient le pétrole ? » Vous commencez à poser la question « À qui appartient le minerai de fer ? » Vous commencez à poser la question : « Pourquoi les hommes doivent-ils acquitter des factures d'eau dans un monde formé d'eau pour les deux tiers ? » Ce sont là des questions qu'il faut poser.

Mais ne croyez pas que vous allez me « coincer » aujourd'hui. Il ne s'agit pas de communisme.

Voici ce que je vous dis ce matin: Le communisme oublie que la vie est individuelle. Le capitalisme oublie que la vie est sociale. Le royaume de la fraternité ne se trouve ni dans la thèse communiste ni dans l'antithèse capitaliste mais dans une synthèse supérieure. Il se trouve dans une synthèse supérieure qui combine les vérités de l'un et de l'autre. Quand je dis de remettre en question toute la société, cela signifie, en définitive, qu'il faut voir le problème du racisme, le problème de l'exploitation économique et le problème de la guerre comme liés ensemble. Ces trois maux entretiennent des rapports entre eux.

Permettez-moi juste un tout petit sermon : Une nuit, un Pharisien vint demander à Jésus comment faire pour être sauvé. Jésus ne se laissa pas piéger ; il se contenta de lui dire ce qu'il ne fallait pas faire dans un cas pareil. Jésus ne lui dit pas : « Nicodème, tu dois cesser de mentir. » Il ne dit pas : « Nicodème, tu dois cesser de tricher si tu le fais. » Il ne dit pas : « Nicodème, tu dois cesser de commettre l'adultère. » Il ne dit pas : « Nicodème, tu dois cesser d'abuser de l'alcool, si tu bois trop. » Il lui répondit tout autrement, car Jésus comprenait une chose fondamentale – que si un homme ment, il volera ; que si un homme vole, il tuera. Aussi, au lieu de s'en tenir à un seul aspect de la question, Jésus le regarda et lui dit : « Nicodème, il faut que tu naisses de nouveau. »

Il lui dit, en d'autres termes : « Tout en toi doit être changé. » Une nation qui a maintenu des hommes en esclavage pendant deux cent quarante-quatre ans les a «chosifiés», les a changés en objets. Il les exploitera donc, eux et les pauvres en général, dans le domaine économique. Et une nation qui exploite des hommes dans le domaine économique fera des investissements à l'étranger et toutes sortes de choses du même genre, et usera de la force de ses armées pour protéger ses intérêts. Tous ces problèmes sont liés entre eux. Ce que je vous dis aujourd'hui, c'est qu'en quittant cette réunion, nous devons dire: Amérique il faut que tu naisses de nouveau !

Je conclus donc en répétant aujourd'hui que nous avons une tâche à remplir et que nous devons manifester notre « divine insatisfaction ». Nous ne serons pas satisfaits tant que l'Amérique souffrira d'hypertension dans le domaine des croyances et se montrera anémique dans le domaine

des actes. Nous ne serons pas satisfaits tant que les forces de la justice n'auront pas pulvérisé à grands coups de béliers les tragiques murailles qui se dressent entre la confortable cité des riches et la cité intérieure de la pauvreté et du désespoir. Nous ne serons pas satisfaits tant que les exilés, réduits à vivre au-delà des frontières de l'espoir, ne seront pas réintégrés dans la métropole de la sécurité quotidienne. Nous ne serons pas satisfaits tant que les taudis ne seront pas jetés dans les poubelles de l'Histoire et tant que chaque famille ne possédera pas un logement convenable et salubre. Nous ne serons pas satisfaits tant que les sombres hiers des écoles soumises à la ségrégation ne céderont pas la place aux brillants lendemains d'un enseignement intégré et de bonne qualité. Nous ne serons pas satisfaits tant que l'intégration raciale sera considérée comme un problème et non comme une chance donnée à la beauté qui résulte de la diversité. Nous ne serons pas satisfaits tant que les hommes et les femmes seront jugés sur la couleur de leur peau et non sur leur personnalité – pour noirs qu'ils puissent être. Nous ne serons pas satisfaits tant que chaque Capitole n'abritera pas un gouverneur capable d'agir avec justice, de chérir la clémence et de cheminer en toute humilité avec son Dieu. Nous ne serons pas satisfaits tant que dans chaque hôtel de ville le droit ne jaillira pas comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable. Nous ne serons pas satisfaits tant que le lion et l'agneau n'habiteront pas ensemble, tant que chaque homme ne s'assiéra pas sous son propre figuier ou sous sa propre vigne et que nul ne sera plus en proie à la crainte. Nous ne serons pas satisfaits tant que les hommes ne reconnaîtront pas que Dieu les a faits du même sang pour qu'ils vivent ensemble sur la surface de la terre. Nous ne serons pas satisfaits tant que ne viendra pas le jour où personne ne criera plus : « Le pouvoir aux Blancs », où personne ne criera plus : « Le pouvoir aux Noirs » – mais où tous parleront de la puissance de Dieu et du pouvoir de l'humanité.

Je dois vous l'avouer, mes amis, le chemin qui s'ouvre devant nous ne sera pas toujours facile. Nous rencontrerons de montueuses déceptions et des craintes en lacets. Il y aura, çà et là, d'inévitables retours en arrière. Il y aura des moments où l'exubérance de l'espoir cédera à la fatigue et à la désespérance. Nos rêves seront souvent ébranlés ; nos espoirs les plus éthérés voleront souvent en éclats. Il nous arrivera encore de nous tenir, les yeux baignés de larmes, devant le cercueil d'un courageux militant des droits civiques dont la vie aura été tranchée par les actes vils de foules sanguinaires. Pour difficile et douloureux que ce soit, il nous faudra marcher dans les jours à venir avec une foi audacieuse dans le futur. Et en poursuivant la route que nous nous sommes tracée, nous pourrions trouver quelque réconfort dans les nobles paroles que nous a léguées un grand barde noir, un grand combattant de la liberté, James Weldon Johnson (1871-1938) :

*Rocailleux le chemin que nous foulions, Amers les coups de verge qui nous frappaient, En ces jours  
Où l'espoir mourait avant de naître.*

*Pourtant d'un pas ferme,  
Nos pieds fatigués ne nous ont-ils pas Menés là où nos pères  
Désespéraient d'aller ?*

*Nous sommes au bout de la route Qu'avaient arrosée tant de pleurs. Nous avons foulé le sentier  
Baigné du sang des victimes.*

*Émergeant de notre triste passé Nous nous dressons enfin  
Sous le scintillement  
De notre brillante étoile.*



Que cette affirmation soit notre cri de ralliement. Elle nous donnera le courage d'affronter les incertitudes de l'avenir. Elle donnera à nos pieds fatigués la force de poursuivre notre marche vers la cité de la Liberté. Lorsque nos jours seront gris sous les lourds nuages du désespoir et nos nuits plus noires que mille minuits, rappelons-nous qu'il existe dans notre univers une force créatrice qui travaille à jeter bas les gigantesques montagnes du mal, une puissance capable de faire surgir un chemin là où il n'y en avait point et de transformer les sombres hièrs en lendemains lumineux. L'arc de l'univers moral est bien long, mais il est tendu vers la justice.

Comprenons combien William Cullen Bryant<sup>2</sup> avait raison de dire : « La vérité piétinée se dressera à nouveau. » Comprenons que la Bible a raison de dire : « Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu ; ce que l'homme aura semé, il le récoltera. » Tel est notre espoir pour l'avenir, et c'est avec cette foi que nous serons capables de chanter dans un lendemain pas trop éloigné, sur le mode d'un passé cosmique : « Nous l'avons emporté, nous l'avons emporté, mais au fond de mon cœur je pensais bien que nous l'emporterions. »

\* \* \*

**« *I've Been to the Mountaintop* » « Je suis allé jusqu'au sommet de la montagne », ultime discours de MLK, prononcé le 3 avril 1968 à Memphis (Tennessee)**

« Voyez-vous, si je me trouvais au début des temps avec la possibilité d'avoir une vue générale panoramique sur toute l'histoire du genre humain jusqu'à nos jours, et si le Tout-Puissant me demandait: «Martin Luther King, à quelle époque veux-tu vivre? », je m'en irais mentalement en Égypte et je verrais le peuple de Dieu entamer sa marche magnifique pour s'évader des sombres donjons d'Égypte à travers la mer Rouge, et franchir le désert vers la Terre promise. Mais en dépit de sa magnificence, je ne m'y arrêtera pas.

Je poursuivrais ma route jusqu'en Grèce et transporterai mon esprit sur le mont Olympe. Et je verrais Platon, Aristote, Socrate, Euripide et Aristophane assemblés autour du Parthénon, en train de discuter des grandes et éternelles questions que pose la réalité. Mais je ne m'y arrêtera pas.

Je poursuivrais ma route jusqu'aux beaux jours de l'Empire romain. J'y verrais les événements survenus sous de grands chefs et de grands empereurs. Mais je ne m'y arrêtera pas.

Je parviendrais même jusqu'aux temps de la Renaissance et admirerais rapidement tout ce que la Renaissance a apporté à la vie culturelle et esthétique de l'homme. Mais je ne m'y arrêtera pas.

J'irais même là où vivait celui dont je porte le nom, et je verrais Martin Luther clouer ses quarante-vingt-quinze thèses sur la porte de l'église de Wittenberg. Mais je ne m'y arrêtera pas.

Je parviendrais même à l'année 1863 et observerais un président hésitant nommé Abraham Lincoln se résoudre finalement à signer la proclamation d'émancipation. Mais je ne m'y arrêtera pas.

Je parviendrais même au début des années 30 et verrais un homme se colleter avec les problèmes que pose la banqueroute de son pays et crier:« Nous n'avons rien à craindre que la crainte. » Mais je ne m'y arrêtera pas.

---

<sup>2</sup> W. C. Bryant (1794-1878), poète et journaliste, a fait campagne pour l'abolition de l'esclavage.

Bizarrement, je me tournerais vers le Tout-Puissant et lui dirais: «Si Tu m'accordes de vivre juste quelques années dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, je serais heureux. » C'est là une demande bizarre, car le monde est sens dessus dessous.

Notre nation est malade. Le pays est en proie à des troubles. La confusion règne partout. C'est là une demande bizarre. Mais d'une façon ou d'une autre, vous ne voyez les étoiles que s'il fait assez noir pour cela. Et je vois Dieu à l'œuvre, en cette période du XX<sup>e</sup> siècle.

Quelque chose est en train d'arriver à notre monde. Les masses populaires se dressent. Et partout où elles s'assemblent aujourd'hui – que ce soit à Johannesburg, en Afrique du Sud, à Nairobi, au Kenya, à Accra, au Ghana, dans la ville de New York, à Atlanta, en Géorgie, à Jackson, au Mississippi, ou à Memphis, dans le Tennessee – le cri est toujours le même: « Nous voulons être libres. » Et une autre raison pour laquelle je suis heureux de vivre à notre époque, c'est que nous nous trouvons, par force, à un point où il faudra nous colleter avec les problèmes que les hommes ont tenté d'empoigner pendant toute leur histoire, sans que l'urgence soit telle qu'ils s'y trouvent forcés. Mais il y va maintenant de notre survie. Les hommes depuis des années déjà parlent de la guerre et de la paix.

Désormais, ils ne peuvent plus se contenter d'en parler; ils n'ont plus le choix entre la violence et la non-violence en ce monde; c'est la non-violence ou la non-existence. Voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Il en va de même pour ce qui concerne la révolution en faveur des droits de l'homme: si rien n'est fait de toute urgence dans le monde entier pour sortir les peuples de couleur de leurs longues années de pauvreté, des longues années pendant lesquelles ils ont été maltraités et laissés à l'abandon, c'est le monde entier qui ira à sa perte. Aussi suis-je heureux que Dieu m'ait permis de vivre à notre époque pour voir ce qui s'y passe. Et je suis heureux qu'il m'ait accordé de me trouver aujourd'hui à Memphis.

Je peux me rappeler, je peux me rappeler le temps où les Noirs se contentaient de tourner en rond, comme l'a dit si souvent Ralph, se grattant là où ça ne les démangeait pas, riant quand on ne les chatouillait pas. Mais ce temps est entièrement révolu. Nous parlons sérieusement désormais et nous sommes déterminés à obtenir notre juste place dans ce monde du Bon Dieu. Et c'est là tout ce dont il s'agit.

Nous ne sommes engagés dans aucune protestation négative, dans aucune discussion négative vis-à-vis de personne. Nous disons que nous sommes déterminés à être des hommes. Nous sommes déterminés à être des personnes. Nous affirmons, nous affirmons que nous sommes des enfants du Bon Dieu. Et si nous sommes des enfants du Bon Dieu, nous n'avons pas à vivre comme on veut nous forcer à vivre.

Qu'est-ce que cela signifie en cette importante période de l'Histoire? Cela signifie qu'il nous faut rester ensemble. Il nous faut rester ensemble et maintenir notre unité. Vous savez, chaque fois que le Pharaon voulait prolonger le temps de l'esclavage en Égypte, il utilisait sa recette favorite pour y parvenir. Laquelle? Dresser les esclaves les uns contre les autres. Mais quand les esclaves sont unis, il se passe quelque chose à la cour du Pharaon, et celui-ci ne peut les maintenir en esclavage. Quand les esclaves s'unissent, c'est le commencement de la fin de l'esclavage. Maintenons notre unité.

Nous ne nous laisserons pas arrêter par des matraques. Notre mouvement de non-violents est passé maître dans l'art de désarmer la police. Celle-ci ne sait plus que faire. Je l'ai vu bien souvent. Je me rappelle qu'à Birmingham, dans l'Alabama, au cours du grandiose combat que nous y avons livré, nous sortions chaque jour de l'église baptiste de la 16<sup>e</sup> rue, nous sortions par centaines. Et Connor-le-Taureau avait donné l'ordre de lancer les chiens sur nous, et on avait amené les chiens. Mais nous sommes simplement passés devant les chiens en chantant: «J'vais laisser personne me faire rebrousser chemin.» Et le lendemain Connor-le-Taureau a dit: «Branchez les lances d'incendie.» Et comme je vous l'ai dit l'autre soir, Connor-le-Taureau ne connaissait pas l'Histoire. Il connaissait des lois physiques qui, d'une façon ou d'une autre, ne s'appliquaient pas à la transphysique que nous connaissions. Et le fait est qu'il existe un feu dont aucune eau ne peut avoir raison. Et nous sommes passés devant les lances d'incendie. Nous avions tous connu l'eau. Les baptistes et certains de ceux qui étaient parmi nous avaient connu l'immersion du baptême; les méthodistes et d'autres avaient été baptisés par aspersion; tous nous connaissions l'eau. Cela ne nous a pas arrêtés.

Et nous sommes passés devant les chiens, et nous les avons regardés: et nous sommes passés devant les lances d'incendie, et nous les avons regardées, et nous nous sommes contentés de continuer à chanter: « Au-dessus de ma tête, je vois planer la liberté. » Et ensuite, nous avons été jetés dans les paniers à salade de la police, où nous étions parfois serrés comme des sardines en boîte. Et on nous y entassait, et le vieux Connor disait « Emmenez -les»; et on nous emmenait, mais nous montions dans les paniers à salade en chantant « Nous l'emporterons ». Et de temps à autre, nous nous retrouvions en prison et nous pouvions voir que les gardiens, en nous regardant à travers les judas, étaient touchés par nos prières, émus par nos paroles et nos hymnes.

Et il y avait là une puissance à laquelle Connor-le-Taureau ne pouvait se mesurer: et c'est ainsi que nous avons transformé notre Taureau en bœuf et que nous avons gagné la bataille de Birmingham.

Nous devons nous donner à ce combat jusqu'au bout. Rien ne serait plus désastreux que de nous arrêter en chemin, à Memphis.

Nous devons en finir. Quand nous aurons notre manifestation, il faut que vous y participiez. Même si cela signifie que vous devez planter là votre travail, même si cela signifie que vous devez sécher l'école, soyez présents. Pensez à vos frères. Vous pouvez ne pas faire grève.

Mais ou bien nous progresserons tous ensemble, ou bien nous coulerons tous ensemble.

Un jour, un homme vint à Jésus,. il voulait soulever certaines questions sur des sujets capitaux dans la vie. A l'occasion, il voulait duper Jésus et lui montrer qu'il en savait plus long que Jésus lui-même, et ainsi le plonger dans la confusion. Eh bien, l'affaire aurait pu tourner au débat philosophique ou théologique. Mais Jésus a ramené la question sur la terre, et il l'a située en un passage dangereux entre Jérusalem et Jéricho. Et il a parlé d'un certain homme qui était tombé sur des brigands et avait été laissé pour mort. Vous vous rappelez qu'un lévite et un prêtre sont passés de l'autre côté de la route. Et il ne se sont pas arrêtés pour lui venir en aide. Puis un homme d'une autre race est passé par là. Et il est descendu de sa monture et ne s'est pas contenté de laisser à un autre le soin d'exercer sa pitié. Il a administré les premiers secours et aidé celui qui en avait besoin. Et Jésus de conclure: c'est lui qui a fait preuve de bonté, c'est lui qui a fait preuve de grandeur, car il a été capable de projeter son « moi » sur un « toi », et de se soucier de son frère.

Vous savez, nous avons fait un grand effort d'imagination pour chercher à comprendre pourquoi le prêtre et le lévite ne se sont pas arrêtés. Parfois on dit qu'ils étaient pressés de se rendre à quelque rencontre religieuse – quelque assemblée ecclésiastique – et qu'il leur fallait poursuivre leur route

vers Jérusalem pour ne pas arriver en retard à leur réunion. D'autres fois, on allègue qu'il existait une prescription selon laquelle celui qui va célébrer une cérémonie religieuse ne doit toucher aucun corps humain pendant les vingt-quatre heures qui précèdent la cérémonie. Et de temps à autre, on commence à se demander si, peut-être, ils n'allaient pas à Jérusalem ou à Jéricho en vue d'organiser une « Association pour améliorer la sécurité sur la route de Jéricho ». C'est une possibilité. Peut-être pensaient-ils que mieux valait traiter le mal à la racine, plutôt que de se laisser détourner de leur effort par un cas individuel.

Mais je vous dirai ce que me suggère mon imagination. Il est possible que ces hommes aient pris peur. Voyez-vous, la route de Jéricho est une route dangereuse. Je me rappelle la première fois où Mrs King et moi sommes allés à Jérusalem. Nous avons loué une voiture pour nous rendre de Jérusalem à Jéricho. Et aussitôt que nous nous sommes trouvés sur cette route, j'ai dit à ma femme: « Je comprends pourquoi Jésus a utilisé cette parabole. » C'est une route pleine de tournants et de méandres. Elle est vraiment propice aux embuscades.

Vous sortez de Jérusalem qui est à quatre cents kilomètres, ou plutôt à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Et au moment d'arriver à Jéricho, quinze ou vingt minutes plus tard, vous vous trouvez à près de huit cents mètres au-dessous du niveau de la mer. Et au moment d'arriver à Jéricho, quinze ou vingt minutes plus tard, vous vous trouvez à près de huit cents mètres au-dessous du niveau de la mer. C'est une route dangereuse. Au temps de Jésus on appelait cet endroit la « passe sanglante ». Vous savez, il est possible que le prêtre et le lévite aient vu cet homme allongé et se soient demandé si les brigands n'étaient pas encore dans les parages. Peut-être même ont-ils cru que l'homme faisait seulement semblant. Qu'il feignait d'avoir été dévalisé et blessé pour les piéger sur-le-champ, les tromper pour se saisir d'eux tout soudain et plus aisément. (Oh oui.) Aussi la première question que le lévite avait posée était-elle: « Si je m'arrête pour aider cet homme, que va-t-il m'arriver? »

Mais le Bon Samaritain était alors passé. Et il avait posé la question à l'envers: « Si je ne m'arrête pas pour aider cet homme, que va-t-il lui arriver? » Telle est la question qui se pose à vous ce soir. Ce n'est pas: « Si je m'arrête pour aider les éboueurs, que va-t-il en être de mon travail? » Ce n'est pas: « Si je m'arrête pour aider les éboueurs, que va-t-il en être de toutes ces heures que j'ai l'habitude de passer à mon bureau de pasteur chaque jour et chaque semaine? » La question n'est pas: « Si je m'arrête pour aider cet homme dans le besoin, que va-t-il m'arriver? » Elle est: « Si je ne m'arrête pas pour aider les éboueurs, que va-t-il leur arriver? » Voilà la question.

Dressons-nous ce soir avec plus encore d'empressement. Levons-nous avec une plus grande détermination. Marchons, en ces jours décisifs, en ces jours de défi, pour faire de l'Amérique ce qu'elle doit être. Nous avons une chance de faire de l'Amérique une nation meilleure. Et je veux remercier Dieu, une fois encore, de m'avoir permis d'être ici avec vous.

Vous savez, il y a plusieurs années, j'étais à New York, en train de dédicacer le premier livre que j'avais écrit. Et pendant que j'étais assis, en train de dédicacer des livres, une femme noire, une démente, a surgi. La seule question que j'ai entendue de sa bouche a été: « Êtes-vous Martin Luther King? » Sans lever les yeux de ce que j'étais en train d'écrire, j'ai répondu: « Oui. » Et la minute d'après j'ai senti un coup dans la poitrine. Avant même de m'en rendre compte, j'avais été poignardé par cette démente.

J'ai été rapidement expédié à l'hôpital de Harlem. C'était par un sombre après-midi de samedi. Et cette lame m'avait traversé. Et les rayons X ont révélé que la pointe de la lame avait frôlé l'aorte, la

principale artère. Une fois que celle-ci est perforée, votre propre sang vous étouffe; c'en est fini de vous. Le New York Times du lendemain matin disait que si j'avais éternué, je serais mort.

Eh bien, quatre jours plus tard environ, après l'opération, après que ma poitrine eut été ouverte et que la lame eut été extraite, on me permettait déjà de me promener dans une chaise roulante à l'intérieur de l'hôpital. On me permettait de lire une partie du courrier qui me parvenait; de tous les États-Unis et de toutes les parties du monde me parvenaient des lettres pleines de gentillesse. J'en ai lu un bon nombre, mais il en est une que je n'oublierai jamais. J'avais reçu des messages du président et du vice-président. J'ai oublié ce que disaient ces télégrammes. J'avais reçu la visite et une lettre du gouverneur de l'État de New York, mais j'ai oublié ce que disait sa lettre.

Mais il y avait une autre lettre qui venait d'une petite fille, d'une jeune fille, une élève du lycée de White Plains. Et j'ai regardé cette lettre, et je ne l'oublierai jamais. Elle disait seulement: «Cher pasteur King, je suis en seconde au lycée de White Plains. » Elle disait: « Bien que cela ne devrait pas compter, je voudrais mentionner que je suis blanche. l'ai appris par le journal le malheur qui vous est arrivé et combien vous souffrez. Et j'ai lu que si vous aviez éternué vous seriez mort. Et je vous écris simplement pour vous dire que je suis bien heureuse que vous n'ayez pas éternué. » Je veux vous dire que je suis heureux, moi aussi, de ne pas avoir éternué. Car si j'avais éternué, je n'aurais pas été là en 1960 quand les étudiants ont commencé à occuper, dans tout le Sud, les comptoirs des lieux de restauration. Et je savais que s'ils s'asseyaient devant ces comptoirs, ils n'en étaient pas moins debout, dressés pour ce qu'il y avait de meilleur dans le rêve américain; et je savais qu'ils ramenaient toute la nation aux grandes sources de la démocratie, profondément creusées dans le sol par les pères fondateurs, auteurs de notre Déclaration d'indépendance et de notre Constitution.

Si j'avais éternué, je ne me serais pas trouvé là en 1962, quand les Noirs d'Albany, en Géorgie, ont décidé de redresser l'échine. Et chaque fois que des hommes et des femmes redressent l'échine, ils peuvent aller où ils veulent, car personne ne peut monter sur votre dos tant que vous vous tenez droit.

Si J'avais éternué, je ne me serais pas trouvé là en 1963 quand les Noirs de Birmingham, dans l'Alabama, ont soulevé la conscience de la nation et fait adopter le projet de loi sur les droits civiques.

Si j'avais éternué, je n'aurais pas eu l'occasion d'essayer, un peu plus tard, la même année, d'évoquer devant les Américains un rêve que j'avais fait.

Si j'avais éternué, je ne serais pas allé à Selma, dans l'Alabama, assister au grand mouvement qui s'y est déroulé.

Si j'avais éternué, je ne serais pas à Memphis pour voir toute une communauté serrer les rangs autour de nos frères et sœurs éprouvés.

Je suis très heureux de ne pas avoir éternué.

J'ai quitté Atlanta ce matin; au moment du décollage de l'appareil, nous étions six, le pilote nous a dit par l'interphone: «Nous sommes désolés d'avoir du retard, mais nous avons le pasteur Martin Luther King à bord. Et pour être sûrs que tous les sacs avaient été examinés, pour être sûrs que rien de mal n'arriverait à l'avion, il nous a fallu tout vérifier soigneusement. Nous avons fait surveiller l'appareil toute la nuit. » Et je suis arrivé à Memphis. Certains commençaient à énumérer ou à

commenter les menaces qui circulaient. Et ce que voulaient me faire certains de nos frères blancs dont l'âme était malade.

Eh bien, je ne sais pas ce qui va arriver maintenant. Nous avons devant nous des journées difficiles. Mais peu m'importe ce qui va m'arriver maintenant, car je suis allé jusqu'au sommet de la montagne. Je ne m'inquiète plus. Comme tout le monde, je voudrais vivre longtemps. La longévité a son prix. Mais je ne m'en soucie guère maintenant. Je veux simplement que la volonté de Dieu soit faite. Et il m'a permis d'atteindre le sommet de la montagne. J'ai regardé autour de moi. Et j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je n'y pénètre pas avec vous. Mais je veux vous faire savoir, ce soir, que notre peuple atteindra la Terre promise. Ainsi je suis heureux, ce soir. Je ne m'inquiète de rien. Je ne crains aucun homme. Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur. »

*(Sauf mention contraire, toutes les traductions sont de Nicole SPRING).*

\*\*\*\*\*